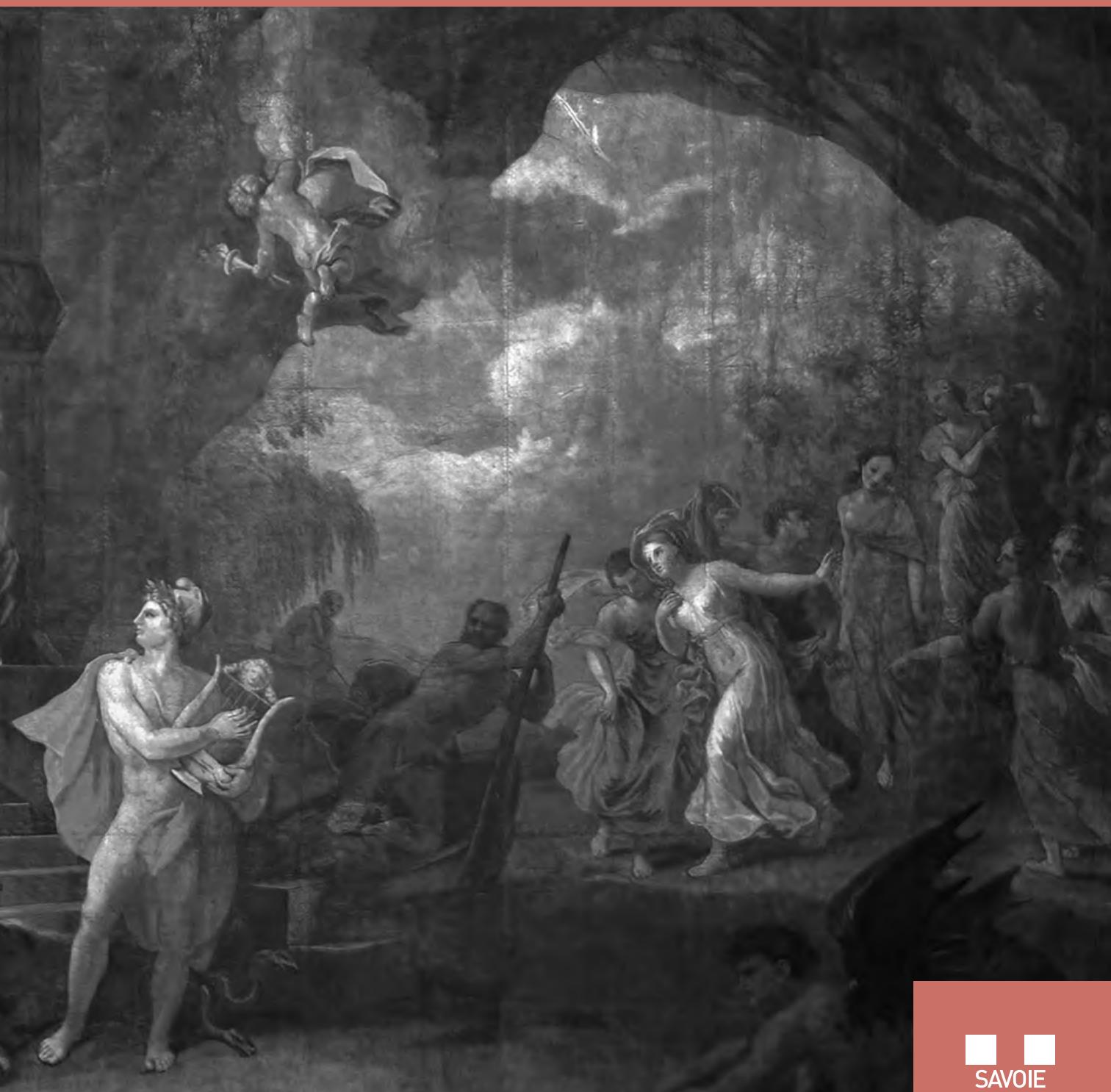


La rubrique

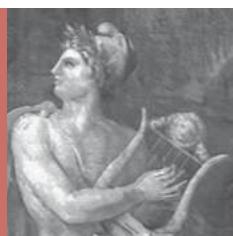
DES PATRIMOINES *de Savoie*



éditorial

La rubrique 54

Conseil départemental de la Savoie
Conservation départementale du patrimoine
Hôtel du département
CS 31802
73018 Chambéry CEDEX
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
Courriel cdp@savoie.fr



Le rideau de scène
du théâtre
Charles Dullin.
Détail.

Directeur de la publication

HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef

JÉRÔME DURAND

Secrétaire de rédaction

VINCIANE GONNET-NÉEL

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées

FLORENCE BEAUME, directrice

Conservation départementale

du patrimoine de la Savoie

JÉRÔME DURAND, chef de service

CLÉMENT MANI, adjoint au chef de service

ÉVELYNE CZUBEK, secrétaire assistante

CLARA BÉRELLE, conservatrice déléguée des Antiquités

et Objets d'Art de la Savoie

SÉBASTIEN NIELOUD-MULLER, chargé d'études

et de recherches

VINCIANE GONNET-NÉEL, chargée de la documentation

SOPHIE CARETTE, médiatrice « Château des ducs de Savoie »

ALICE VERNONIS, chargée d'ingénierie culturelle et bases

de données patrimoniales

AMANDINE DIBILLY, chargée de valorisation du patrimoine

CHLOË JOBERT, chargée de projet « SavoiaExperience »

MARINA GAZZINO, régisseuse des collections

SYLVAIN BUSCOZ, agent d'accueil et de médiation

TIEN NGUYEN-PHUC, agent d'accueil et de médiation

LAURENCE CONIL, gestionnaire administrative et financière

Création graphique de la maquette Emmanuelle Mellier

Exécution et mise en page Domitille Marchand ■ Bonne Mine

Impression Gonnet imprimeur



LE DÉPARTEMENT

La rubrique des patrimoines de Savoie
est téléchargeable sur
patrimoines.savoie.fr

Dépôt légal
Avril 2025
Tirage 2500 exemplaires
ISSN 1288-1635



Le patrimoine architectural est à l'honneur dans cette livraison de *La rubrique des patrimoines de Savoie*, en phase avec le thème annoncé des Journées européennes du patrimoine 2025. Un patrimoine architectural multiforme, qui marque les paysages urbains ou ruraux d'autant de points de repère, de curiosité et d'intérêt. L'un des monuments les plus marquants de notre département, le Château des ducs de Savoie à Chambéry, va connaître à partir de ce printemps une nouvelle étape de son ouverture au public, avec le Musée du Château : dans les anciennes salles de la Chambre des comptes de Savoie, où fonctionna un rouage essentiel de l'administration des comtes de Savoie puis des rois de Sardaigne, l'histoire du Château va se dérouler dans une muséographie entièrement revue, qui raconte un lieu de pouvoir, intimement lié à la dynastie souveraine des états de Savoie. Rendez-vous le dimanche 22 juin pour découvrir ce nouvel espace et parcourir l'enceinte du Château et sa Sainte-Chapelle, avec des animations musicales et ludiques. Cette date sera le coup d'envoi d'une offre de visites inédites, qui complètera les parcours proposés par l'office de tourisme, afin de créer des moments d'ouverture où Savoyards et touristes pourront découvrir ou redécouvrir ce haut lieu d'histoire. En coulisses, afin de nourrir découvertes et visites du Château, les professionnels mènent des activités de recherche dans les archives, d'étude archéologique et de restauration : ce numéro de *La rubrique* vous présente ainsi l'histoire mouvementée de son mobilier, qui a fait l'objet d'un bilan documentaire, et la restauration des tableaux de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Savoie, qui siège au Château depuis 1874. D'autres projets sont en cours ou programmés, tels que la restauration de la courette du gouverneur et de la salle du trésor, sous la Sainte-Chapelle, en vue de leur ouverture au public, l'étude archéologique de la tour médiévale des archives, où les anciens appartements ducaux sont riches de vestiges, dont les graffitis inscrits par les prisonniers qui se sont succédé dans ces salles transformées en geôle à partir du XVI^e siècle, ou encore une recherche sur les anciens jardins, qui s'étendaient jusqu'à l'actuel site de l'hôpital de Chambéry. L'ensemble de ces travaux, qui s'intègrent dans le projet européen SavoiaExperience visant, avec nos partenaires italiens, à constituer une destination touristique transfrontalière autour des sites emblématiques de la maison de Savoie, va profondément renouveler notre connaissance de ce haut lieu de l'histoire savoyarde, dont bien des aspects nous sont encore, paradoxalement, insuffisamment connus.

Les autres monuments mis en lumière dans cette publication sont représentatifs de la variété du patrimoine architectural : lieux de spectacle, avec le théâtre Charles Dullin de Chambéry et son spectaculaire rideau de scène du début du XIX^e siècle ; édifices religieux, avec l'église d'Esserts-Blay décorée d'un magnifique vitrail contemporain ; ensembles urbains, avec la commune de Chanaz, seul site du département de la Savoie labellisé *Petite Cité de Caractère*[®] ; le château de Rives-sous-Thonon, qui va accueillir prochainement le Musée du Chablais. Sont également évoquées des constructions plus modestes mais caractéristiques de notre territoire alpin, aux dénominations variées de *bisses*, *rus*, *rigoles*, *bials*, *biefs* : les aménagements d'irrigation collective, fruits des efforts séculaires des communautés paysannes. À l'heure où l'approvisionnement en eau et l'entretien des sols représentent des défis cruciaux, il y a beaucoup à apprendre de ces réseaux, qui faisaient l'objet d'une exploitation collective, soigneusement réglementée dans l'intérêt commun dans un objectif de pérennité et de résilience. À Chambéry, ce sont enfin des constructions jusqu'alors invisibilisées, vestiges de la Seconde Guerre mondiale, qui ont été tirés de l'oubli par l'association des Amis du Vieux Chambéry, en documentant leur histoire et en permettant leur ouverture ponctuelle au public : ces abris anti-aériens nous remémorent un passé que certains d'entre nous ont personnellement vécu, en cette année où nous commémorons le 80^e anniversaire de la fin de la Guerre dans un contexte de montée des tensions internationales.

En ce printemps 2025, l'actualité patrimoniale sera aussi enrichie par l'ouverture de deux expositions temporaires dans les musées chambériens, auxquelles sont consacrées des pages de cette *rubrique*. L'une est consacrée à Jules Daisay, artiste, élu local, conservateur du Musée des Beaux-Arts, dont l'œuvre peinte, notamment les portraits, constituera une redécouverte bienvenue, la seconde, dans l'écrin du Musée Savoisien, aux artistes et artisans d'art du Moyen Âge dans les anciens états de Savoie. Enrichie de prêts prestigieux d'œuvres de Savoie, Haute-Savoie, Suisse et Italie, cette exposition illustre le lien toujours vivant et toujours renouvelé que nous entretenons avec les pays frontaliers.

Hervé Gaymard

Président du Conseil départemental de la Savoie

un nouveau musée en préparation !

Monument emblématique de Chambéry et de la Savoie, doté d'une très belle façade médiévale tournée vers la ville, le château attire chaque année un public nombreux. À l'été 2025, un nouveau musée sur l'histoire du site ouvrira ses portes dans les salles de l'ancienne Chambre des comptes.

L'objectif pour le Département : renouveler l'exposition *le château, la Savoie, dix siècles d'histoire* présentée depuis 2009. À travers objets, maquettes, dessins de reconstitution mais aussi films, dispositifs sonores et interactifs, les visiteurs pourront voir le château évoluer au fil des époques et comprendre la vie de ce lieu de pouvoir hier, mais aussi aujourd'hui. Aperçu des coulisses du projet.



L'équipe de la Conservation du patrimoine à l'œuvre dans la Chambre des comptes.



CHÂTEAU DES DUCS DE SAVOIE

l'Europe, véritable levier du projet du château

Le nouveau musée est financé en grande partie par le projet européen franco-italien : SavoiaExperience (programme Interreg ALCOTRA). Il vise à valoriser les résidences de la maison de Savoie via un parcours culturel entre Savoie et Piémont. Ce projet, qui va se nourrir de nombreux échanges avec les acteurs culturels et touristiques piémontais, rend également possible une étude historique et paysagère des anciens jardins du château. Autant de ressources pour de futures valorisations auprès du public.

Dès l'automne et la fermeture de l'ancienne exposition, les équipes de la Conservation départementale du patrimoine et du Musée Savoisien ont sorti les objets des vitrines, les ont conditionnés et transportés dans les réserves. Panneaux et vitrines ont ensuite été démontés et évacués par les chantiers Valoristes afin d'être réemployés pour une seconde vie.

Après plusieurs mois de travail pour préparer les collections, écrire les textes, et coordonner l'élaboration des dessins de reconstitution ou les films, le printemps est actuellement consacré à la finalisation de la scénographie et au montage. Le parcours conçu depuis des mois commence à prendre forme et la nouvelle équipe de médiation a hâte d'accueillir les visiteurs. **Rendez-vous fin juin !**

Les portes du château s'ouvrent

L'ouverture du musée va s'accompagner d'une programmation pour faire vivre ce lieu à toutes les saisons auprès des Savoyards et des nombreux touristes. Visites théâtralisées, guidées, jeux-enquêtes, événements et concerts à la Sainte-Chapelle. Il y en aura pour tous les goûts ! L'enjeu est d'arriver à concilier cette programmation avec la vie de ce lieu administratif, siège de la Préfecture et du Département de la Savoie.

Cerise sur le gâteau, en 2026 le parcours du musée sera étendu à la courrette du gouverneur et la salle du trésor située sous la Sainte-Chapelle. Pour ce faire des fouilles archéologiques et un grand chantier de réhabilitation seront orchestrés fin 2025-courant 2026. L'ambition du Département ne s'arrête pas là. La tour des archives va très prochainement faire l'objet d'une étude historique



Afin d'améliorer l'accueil du public et les conditions de travail de l'équipe, une nouvelle banque d'accueil est actuellement réalisée. Elle est le fruit d'un travail étroit entre la scénographe, une ergonome et le menuisier du département.

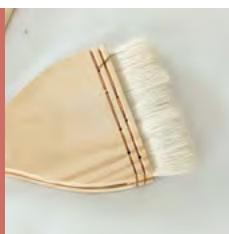


Isabelle Fournier, la scénographe de l'exposition dans l'atelier de fabrication d'Accent Grave.

et archéologique qui permettra de mieux la valoriser auprès du public et qui sait, un jour peut-être, d'y emmener des visiteurs !

Sophie Carette

plongée au cœur du patrimoine olympique de la Savoie



MUSÉES
DE SAVOIE

Les 8, 9 et 10 octobre 2024, une quinzaine de professionnels des musées et du patrimoine se sont réunis à la Halle Olympique d'Albertville afin de prendre part au chantier participatif d'inventaire des collections de Tremplin 92. L'objectif : dépoussiérer, inventorier, photographier et conditionner une partie des collections arts graphiques provenant des Jeux Olympiques de 1992 conservées à Albertville. C'est l'occasion pour les participants de tisser du lien entre acteurs du patrimoine au cours d'un moment convivial tout en aidant la structure d'accueil dans ses missions d'inventaire. Il s'agit également de la première étape du projet franco-italien Digit'Alps Museum auquel participent le Département de la Savoie et le Réseau des Musées de Savoie.

un musée du patrimoine alpin en ligne : le projet Digit'Alps Museum

En octobre 2023, le département de la Savoie, la Région Autonome de la Vallée d'Aoste et la Ligurie se joignent au département des Alpes de Haute-Provence pour mener à bien le projet Alcotra Digit'Alps Museum. Ce projet a pour objectif de valoriser le patrimoine alpin à travers la création d'un musée virtuel. Accessible à tous depuis internet, ce musée regroupera les collections des musées des quatre partenaires. Il prendra la forme d'une salle d'exposition virtuelle animée par une intelligence artificielle qui guidera le visiteur à travers l'histoire des Alpes. La plateforme disposera également d'un portail des collections, de galeries thématiques, de jeux...

À l'heure où la ferveur des Jeux Olympiques de 2024 commence à quitter Paris, un évènement tout aussi sportif se prépare à Albertville, dans les coulisses de la Halle Olympique : le chantier participatif d'inventaire des collections de Tremplin 92 !

Tremplin 92, Montagne et Olympisme

Parmi les membres du réseau ayant répondu à l'appel à participation lancé par la Conservation départementale du patrimoine, Tremplin 92, situé au cœur de la Halle Olympique d'Albertville s'avère être le site le plus propice à accueillir les partenaires venus des quatre coins des Alpes pour un chantier d'inventaire XXL.

Tremplin 92, Montagne et Olympisme est un centre d'interprétation dédié aux Jeux Olympiques de 1992 géré par la Maison des XVI^e Jeux Olympiques d'Hiver d'Albertville et de la Savoie. Créée à l'issue des Jeux, cette association a pour missions d'en conserver et valoriser le patrimoine. L'espace d'exposition installé au cœur de la Halle Olympique répond à cet enjeu de transmission grâce à différents outils de médiation. Le travail de l'association ne s'arrête pas là, puisqu'elle conserve des objets de collection issus des Jeux Olympiques de 1992. Afin de maintenir ces objets en bon état, de garantir leur protection et ainsi d'en sauvegarder la mémoire, l'équipe de la Maison des Jeux Olympiques d'Hiver d'Albertville et de la Savoie a mis en place en 2021 un plan de conservation des collections. Des réserves ont été aménagées et les objets conditionnés dans le respect des normes de conservation préventive (gestion du climat, utilisation de matériaux adaptés...). Aujourd'hui, les costumes de la cérémonie d'ouverture, les différents objets dérivés, les podiums et objets en tous genres liés aux Jeux, reposent à l'abri de la poussière et de la lumière. Seuls les arts graphiques manquent à l'appel : les deux cartons remplis de journaux, supports de communication, documents de travail attendent patiemment leur nouveau conditionnement. Une dernière étape attend les collections, place à l'inventaire !

Les collections arts graphiques sorties
des réserves pour le chantier.



© Département de la Savoie

Dépoussiérage des collections à l'aide
d'une gomme en latex.



© Département de la Savoie





Documentation des objets sur la base de données.



Marquage des collections au crayon de papier.



Conditionnement des objets dans des boîtes de conservation préventive.

Prise de vues des objets dans un studio photo.



Le lancement du projet Digit'Alps Museum offre l'opportunité pour le Réseau des Musées de Savoie de se pencher sur l'inventaire et l'informatisation de ses collections afin de les valoriser en ligne. Le top départ de cette campagne d'inventaire menée à l'échelle de la Savoie a été donné en octobre 2024, avec le chantier participatif organisé à Tremplin 92. Pour cette étape phare, la structure a accueilli les professionnels du patrimoine partenaires du projet. Tous se sont réunis autour d'une mission : inventorier et informatiser les collections arts graphiques de la Maison des XVI^e Jeux Olympiques d'Hiver d'Albertville et de la Savoie.

5 étapes pour un chantier réussi !

Pour être le plus efficace possible, le chantier s'organise sous la forme d'une chaîne opératoire : les actions sont réparties en différents ateliers et des rotations sont mises en place sur les trois jours pour que tout le monde participe à l'ensemble des ateliers.

La première étape consiste à dépoussiérer les objets : grâce à des éponges en latex et des pinces à poils doux, les documents ont été nettoyés (à sec !) de la poussière accumulée au cours du temps.

Place ensuite à la saisie sur la base de données. C'est ici que l'objet est analysé sous toutes ses coutures : il est décrit dans ses moindres détails, mesuré, et ses potentielles dégradations

L'inventaire des collections

Pour conserver ses collections, et les valoriser auprès du public, il faut avant tout les connaître, c'est-à-dire en faire l'inventaire. Cette étape consiste à recenser dans un registre l'ensemble des biens patrimoniaux appartenant au musée et qui constituent sa collection. Traditionnellement réalisé sous format papier, il est fait aujourd'hui de plus en plus grâce à des bases de données informatisées qui permettent une gestion des collections efficace, indispensable au quotidien des musées. Plus qu'une simple liste d'objet, l'inventaire regroupe toute la documentation relative aux collections du musée, de son historique à son état de conservation actuel, en passant par sa description physique, sa localisation dans le musée ou encore les ouvrages bibliographiques en lien avec l'objet.

sont listées dans un constat d'état. Un numéro d'inventaire lui est attribué : cet identifiant unique est inscrit au crayon à papier au verso de chaque document.

Vient ensuite le moment des prises de vues. L'objet est installé sous le flash des projecteurs dans un studio photo à fond gris. Il prend la pose pour le photographe : de face, de dos, recto, verso. En plus d'agrémenter le futur musée virtuel, ces photos servent à documenter l'objet.

Une fois la séance photo achevée, l'objet est conditionné, c'est-à-dire rangé dans des pochettes en carton au pH neutre. Les collections conditionnées sont ramenées en réserves, à l'abri de la lumière, de l'humidité et de la poussière.

Au total, ces trois jours de chantier participatif ont permis de traiter environ 200 objets de la collection art graphique de Tremplin 92. Cet événement marque le début du chantier d'inventaire des collections de la structure, qui va se poursuivre au printemps 2025, avec l'intervention d'un prestataire chargé d'inventaire qui aidera l'équipe à traiter les objets restants.

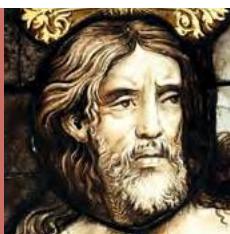
En attendant de découvrir les collections dans le musée virtuel en 2026, rendez-vous sur le site patrimoines.savoie.fr pour suivre l'avancée du projet et des inventaires en Savoie !

Marina Gazzino

de l'or au bout des doigts

artistes et artisans dans les États de Savoie au Moyen Âge

Le Musée Savoisien propose une nouvelle exposition qui est l'aboutissement d'un projet du réseau *Art médiéval dans les Alpes*. Elle présente ceux qui ont produit les objets et œuvres conservés sur le territoire des anciens États de Savoie : peintres, sculpteurs, orfèvres, maîtres-verriers, forgerons, menuisiers, etc.



EXPOSITION



Saint Crépin, provenant probablement de l'autel de la confrérie chambérienne du travail du cuir, Musée Savoisien, inv. 2012.5358.1, noyer, début du XVI^e siècle.

La distinction contemporaine entre artiste et artisan n'existe pas au Moyen Âge : la diversité des termes qui les désignent dans les sources n'induit pas de hiérarchie entre les producteurs comparable à celle que nous connaissons aujourd'hui. Ne pas distinguer artiste et artisan ne signifie pourtant pas que le statut de l'ensemble des créateurs soit homogène : tous ne fournissent pas la cour, ne répondent pas à des commandes d'envergure et n'ont pas les moyens de circuler dans une aire géographique étendue.

Statut social des artistes et artisans

Les artistes et artisans travaillant pour la cour de Savoie sont les mieux connus, depuis le Florentin Gregorio da Firenze en 1314. Ces familiers du comte ou du duc perçoivent soit une pension annuelle soit un salaire en fonction de

Coffre liturgique provenant de la basilique de Valère (Sion), Musée d'histoire du Valais, inv. MV8692, noyer, entre 1433 et 1450.



leur travail. Il s'agit le plus souvent de peintres, mais aussi d'orfèvres, fréquemment d'origine étrangère. Le Fribourgeois Jean Bapteur jouit, entre 1427 et sa mort entre 1454 et 1457, d'une position de prestige à la cour d'Amédée VIII et de son fils Louis I^{er} : il porte le titre de peintre du duc, participe à des ambassades, enlumine des manuscrits, exécute des peintures murales mais peint aussi des bannières, écus, costumes...

Les autres artistes et artisans sont moins bien connus du fait de la diversité et de la rareté des sources qui les mentionnent. Les corporations sont peu nombreuses dans les États de Savoie et il est souvent difficile de connaître avec précision les métiers concernés. Elles sont même absentes de villes importantes pour le territoire, comme Genève.

Les artistes et artisans sont fréquemment polyvalents au Moyen Âge. Ainsi, de Jean de Chetro qui a contribué aux stalles de la cathédrale d'Aoste en 1468-1470, sont surtout conservées des sculptures, mais il apparaît comme peintre en 1481 dans un document d'Aoste. De même, le Genevois Jean de l'Arpe est nommé en 1531 « peintre et verrier » de Charles II : il est l'auteur de peintures, mais intervient également sur les verrières de la Sainte-Chapelle de Chambéry.

Produire des meubles

Les producteurs de meubles sont mal connus avant la fin du Moyen Âge. Les stalles ont plus fréquemment été conservées que les coffres et armoires, du fait de leur importance symbolique

et du soin apporté à leur exécution. Les coffres provenant de la basilique de Valère à Sion constituent à ce titre une exception remarquable. Une partie d'entre eux a sans doute été produite par les auteurs des stalles aujourd'hui disparues. Des sculpteurs peuvent également intervenir sur ce type d'objets, comme le Bruxellois Jean Prindale, sculpteur de la cour de Savoie, qui travaille à celles de la cathédrale de Genève en 1414-1418.



Vierge de pitié entre saint Jean et sainte Marie-Madeleine, noyer, dernier quart du XV^e siècle, déposée au Musée Savoisien par la commune de Saint-Offenge.



Produire des vitraux

Peu de vitraux médiévaux produits dans les États de Savoie sont parvenus jusqu'à nous. Les trois ensembles les mieux conservés sont présentés dans un film dans cette exposition : chœur de la cathédrale de Genève (2^e moitié du XV^e siècle), Sainte-Chapelle de Chambéry (1521-1565) et chœur du monastère de Brou (1525-1532). Les ensembles les plus importants requièrent souvent l'association de plusieurs peintres et verriers. Ils sont souvent étrangers, comme Pierre d'Arras, originaire du nord de la France (XIII^e siècle) ou Hans Witz (actif de 1441 à 1478), originaire de Bâle.

Produire des sculptures

L'exposition présente un ensemble de Vierges de pitié dont les traits communs montrent qu'elles ont été produites par un ou plusieurs ateliers très proches stylistiquement, et probablement implantés à Genève. La qualité de la polychromie de certaines d'entre elles, comme celle de Saint-Offenge (Savoie), est peut-être la trace d'une collaboration entre sculpteurs et peintres, qui ont notamment reproduit les tissus les plus luxueux de la fin du Moyen Âge par la technique des brocarts appliqués.

Produire des bustes-reliquaires

Piémont, Vallée d'Aoste et Valais conservent aujourd'hui un ensemble remarquable de bustes-reliquaires médiévaux. Cette particularité s'explique peut-être par une production importante, inspirée de l'exemple prestigieux du buste-reliquaire de saint Maurice, donné à la cathédrale de Vienne (Isère) par Boson, roi de Bourgogne (879-887). La présence de mines dans les États de Savoie a également pu faciliter l'accès aux matières premières nécessaires à la fabrication des plus luxueux d'entre eux. Leur conservation exceptionnelle s'explique sans doute par une propension plus marquée que dans d'autres territoires à moderniser ces objets de dévotion, plutôt que de les remplacer.

Le travail des artistes et artisans est représenté dans l'exposition par une grande diversité d'objets principalement de la fin du Moyen Âge. Ils sont exposés dans une scénographie imaginée par Inclusit Design à partir des ateliers médiévaux, en particulier de leurs établis sur tréteaux. Matériaux



Gossuin de Bomel et Gregorio Bono, buste-reliquaire de saint Victor, Musée du trésor de l'abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune, argent partiellement doré et peint, émail, 1418.

et techniques sont mis en valeur par des films et des objets manipulables. Les visiteurs sont ainsi invités à découvrir différents pigments employés par les peintres de la fin du Moyen Âge, comme l'azurite ou le blanc de plomb. En outre, les élèves de Valérie Verger, professeur d'ébénisterie du lycée professionnel du Nivolet (La Ravoire) ont produit les différentes étapes du travail de production d'un coffre, depuis la planche brute jusqu'à l'assemblage, ainsi que des réductions manipulables de deux coffres. Le public peut également comprendre la technique d'assemblage des vitraux à l'aide de plomb à travers l'exemple d'une œuvre représentant les armoiries de Savoie. Enfin, il peut expérimenter la technique du métal repoussé, largement employée au Moyen Âge, par exemple pour la chasse de saint Eldrade de l'abbaye de Novalaise (Piémont). Tous ces éléments contribuent à transmettre au public le plus large la technicité des artistes et artisans médiévaux, ainsi que la matérialité de leurs œuvres.

Sébastien Gosselin
Directeur-adjoint du Musée Savoisien

Jean de l'Arpe,
verrière axiale
de la Sainte-Chapelle
du château
de Chambéry,
1525-1527.

Attribué à Hans Witz,
vitrail de saint Pierre,
Musée-château d'Annecy,
inv. 13042, vers 1440-1450.



le réseau Art médiéval dans les Alpes

Il rassemble des institutions patrimoniales suisses, italiennes et françaises pour mener des recherches sur les œuvres produites au Moyen Âge dans les États de Savoie. Le musée d'Histoire du Valais, le musée-château d'Annecy, le Palazzo Madama – Museo Civico d'Arte Antica de Turin, le musée diocésain de Suse, l'assessorat des Biens Culturels de la Vallée d'Aoste, le musée d'Art et d'Histoire de Genève, le musée du Trésor de la cathédrale d'Aoste et le Musée Savoisien ont engagé des recherches et conçu chacun des expositions sur la figure de l'artiste-artisan publiant un catalogue commun intitulé *De l'or au bout des doigts* en 2020.

exposition

**De l'or au bout des doigts,
Artistes et artisans dans les États de Savoie
au Moyen Âge** au Musée Savoisien

Accès depuis la place Métropole
73000 Chambéry

Entrée gratuite

Du 2 avril au 1^{er} septembre 2025

Tous les jours sauf le mardi de 10h à 18h

(Fermé le 1^{er} mai)



l'œuvre de Jules Daisay 1847-1900

à l'honneur au musée des Beaux-Arts de Chambéry



EXPOSITION

Jules Daisay a reçu une première formation artistique à l'école municipale de peinture de Chambéry dirigée par Benoît Molin (1810-1894) qui était également conservateur du musée. Il a ensuite complété son parcours académique à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris entre 1872 et 1878, d'abord dans l'atelier d'Isidore Pils (1813-1875) puis dans celui d'Henri Lehmann (1814-1882). De retour à Chambéry en 1880, Jules Daisay a participé au développement artistique de la ville en devenant professeur au lycée, conservateur du musée, président-fondateur de l'Union Artistique de Savoie, conseiller municipal membre de la commission de l'instruction publique, premier adjoint au Maire et conseiller d'arrondissement. L'exposition retrace ainsi les deux pans de l'activité de Jules Daisay : sa production artistique et sa promotion des arts.

La peinture en Savoie au XIX^e siècle a souvent été hâtivement résumée à sa dimension la plus originale, à savoir son école de paysages de montagne. Toutefois, les œuvres de Jules Daisay, et plus particulièrement ses nombreux portraits, correspondent à une production plus classique et plus en conformité avec l'enseignement académique de son temps. Son style, sérieux et sévère, illustre l'influence de l'École nationale des Beaux-Arts sur les écoles provinciales au début de la III^e République. La partie la plus remarquable de sa création se compose de scènes de genre tirées de l'intimité de sa vie familiale comme *L'indiscrette* (vers 1878), *La sortie de bal* (1876) ou *Une lectrice* (1876). Au total, l'exposition présente une trentaine d'œuvres de Jules Daisay et une quinzaine d'œuvres d'artistes qu'il a côtoyés (Benoît Molin, Isidore Pils, Henri Lehmann, Jules Bernard, Jacques Morion, Jeanne de Buttet, Ernest Filliard, Frédéric Sauvignier, Mars-Valet).

Natif de Barberaz, Jules Daisay (1847-1900) est un portraitiste reconnu mais son œuvre dans le domaine des arts, au-delà de son travail de peintre, reste par trop méconnu. En tant que conservateur, professeur de dessin et élu de Savoie, il fut un infatigable promoteur de la création artistique dans notre département pendant les deux dernières décennies du XIX^e siècle. C'est donc bien légitimement que le musée des Beaux-Arts de Chambéry lui consacra une exposition du 16 mai au 19 octobre 2025 intitulée « *Du peintre au conservateur, Jules Daisay (1847-1900) ou le désir des arts* ».



Jules Daisay, *L'indiscrette*, huile sur toile, 1878, musée des Beaux-Arts de Chambéry.



Jules Daisay, *Portrait de la fille de l'artiste*, huile sur toile, 1880, musée des Beaux-Arts de Chambéry.

Dès 1881, Jules Daisay devient l'assistant du conservateur du musée des Beaux-Arts - Benoît Molin - puis conservateur en titre à partir de 1894. Il est missionné en 1885 pour aller chercher à Florence la collection léguée par le baron Hector Garriod. Il s'agit pour l'essentiel de livres, d'estampes et de tableaux surtout italiens allant du XIV^e au XVIII^e siècles parmi lesquels plusieurs chefs-d'œuvre comme le *Portrait de jeune homme* (1440) de Domenico Veneziano ou *Le jeu de la palette* (1861-1865) d'Honoré Fragonard. Jules Daisay se charge aussi d'installer les œuvres dans le nouveau bâtiment du musée dont l'inauguration

Jules Daisay, *Autoportrait*, huile sur toile, 1875, musée des Beaux-Arts de Chambéry.





© Thierry Olivier Grand Palais

Atelier de Giovanni Bellini (1431-1516), *Vierge à l'Enfant*, huile sur papier marouflé sur toile, legs Mesnard, musée des Beaux-Arts de Chambéry.



Attribué à Anton Domenico Gabbiani (1652-1726), *Portrait allégorique d'une jeune dame de la famille Guicciardini*, huile sur toile, musée des Beaux-Arts de Chambéry.



© Thierry Olivier Grand Palais

Santi di Tito (1536-1603), *Portrait de vieillard*, huile sur panneau, legs Garriod, musée des Beaux-Arts de Chambéry.

en 1889 est un événement majeur pour le développement de la vie culturelle à Chambéry. Il accepte la donation sous réserve d'usufruit de l'importante collection de tableaux de Léonce Mesnard en 1893 dont la *Vierge à l'Enfant* de l'atelier de Giovanni Bellini (1431-1516), et négocie en 1895 un important dépôt du Louvre. Enfin, en 1896, Jules Daisay rédige le premier véritable inventaire du musée.

L'exposition présente six majoliques italiennes du Louvre (XVI^e siècle) et une quarantaine de tableaux anciens entrés dans les collections du musée des Beaux-Arts pendant sa direction. Parmi les peintures restaurées et sorties des réserves pour l'occasion, nous pouvons citer deux *Portraits*

Hector Garriod collectionneur et généreux donateur

Critique d'art, marchand et collectionneur, Hector Garriod (Ruffieux, 1803-Florence, 1883) est un diplomate au service du roi de Piémont-Sardaigne. Installé à Florence, il n'a jamais oublié sa Savoie natale, même après son annexion à la France, en envoyant régulièrement des œuvres à la ville de Chambéry pour créer un musée et former les futurs artistes. Entre 1863 et 1878, 104 tableaux majeurs vont être donnés par lui dont les fameux tableaux de Mattia Preti (1613-1699) *La mort de Didon* et *Judith et Holopherne* acquis lors de la dispersion de la collection Rinuccini à Florence en 1852. Mais la ville tarde à créer son musée et il menace de revenir sur le legs du reste de sa collection. Après la mort d'Hector Garriod en 1883, sa famille veut garder ses œuvres d'art et sa bibliothèque. La ville de Chambéry envoie alors en 1885 une délégation pour négocier et prendre possession de ce qui lui revient. Jules Daisay opère alors un tri dans les 380 tableaux qui restent dans l'hôtel particulier du collectionneur. Il choisit pour le musée de Chambéry 140 tableaux qu'il évalue comme très bons, bons ou passables, laissant les autres à la famille. Aujourd'hui encore, les collections du musée des Beaux-Arts de Chambéry reflètent en partie le goût de ce peintre-conservateur.

de Santi di Tito (Florence, 1536-1603), *Portrait d'homme* de Bartolomeo Passerotti (1529-1592), *Moïse sauvé des eaux* d'Alberto Calieri (1672-vers 1720), et certaines qui n'ont jamais été accrochées depuis 1889.

Des documents d'archives privées et publiques complètent les présentations pour illustrer la création de l'Union Artistique de Chambéry, l'activité de Jules Daisay au sein de l'Académie de Savoie et son engagement politique en tant qu'édile de la cité. Une première exposition monographique lui a été consacrée en 1928, mais sa postérité est aussi le fruit de son action multiforme au service des arts. Une rue de Chambéry porte aujourd'hui son nom et ce n'est que justice de remettre en lumière son œuvre un siècle après.

Nicolas Bousquet, directeur des musées de Chambéry



© Didier Gourbhn, Musée de Chambéry

Alberto Calieri (1672-vers 1720), *Moïse sauvé des eaux*, huile sur toile, legs Garriod, musée des Beaux-Arts de Chambéry.

la descente d'Orphée aux enfers

les multiples messages d'un rideau d'avant-scène



ANTIQUITÉS
ET OBJETS D'ART

« Les mythes grecs fourmillent, n'arrêtent pas de changer d'un conteur à l'autre, d'une époque à l'autre. De cet énorme déferlement d'histoires, nous avons perdu énormément. »

P. Judet de La Combe, *Quand les dieux rôdaient sur la terre.*

Pour apprécier pleinement tout l'intérêt de cette œuvre classée au titre des Monuments historiques en date du 16 juillet 1959, il convient de la situer dans son époque puisque désormais plus de deux siècles nous séparent de sa conception. Quelles interprétations les hommes du début de XIX^e siècle faisaient-ils des aventures des héros de la Grèce antique ?

En premier lieu viennent les peintres avec leur sensibilité formée dans les académies artistiques qui étudient les *Métamorphoses* d'Ovide, mais que présentent-ils face aux commanditaires des œuvres, ces hommes de pouvoir prompts à imposer leur perception ? Aussi faut-il s'interroger à propos du rideau de Chambéry à la fois sur la perception des dieux et des déesses de la mythologie grecque par le peintre Luigi Vacca, mais surtout essayer de détecter les messages que le commanditaire, le roi Charles-Félix, souhaitait transmettre à travers ces images. Les deux hommes s'appréciaient et le roi venait très souvent visiter l'avancée des travaux dans l'atelier de l'artiste.

En 2015, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie lançait une souscription auprès du mécénat savoyard pour sauvegarder le rideau de scène du théâtre de Chambéry. Le succès fut immense. Il entraîna la mobilisation financière des institutions comme la Direction régionale des Affaires Culturelles, le Conseil départemental de la Savoie, la Ville de Chambéry. Deux ans plus tard, en 2017, les Savoyards retrouvaient un rideau magnifiquement restauré qui constitue une pièce exceptionnelle du patrimoine artistique de notre département.



Le rideau
de scène
du théâtre
Charles Dullin.

Années 1820. Le difficile retour de la monarchie sarde

Après la défaite de la Révolution et de l'Empire, le Congrès de Vienne remet sur les trônes les vieilles monarchies. Le royaume de Sardaigne retrouve ses princes, mais les principes de la Révolution n'ont pas disparu pour autant. Un peu partout, les libéraux, les démocrates, les socialistes suscitent des émeutes à Gênes et à Turin, ville universitaire, secouée par des émeutes en 1821. Revenu d'exil, le roi Victor-Emmanuel Ier préfère abdiquer. Le pouvoir passe alors à son frère cadet, Charles-Félix, qui n'a pas été éduqué pour régner. Il s'intéresse d'abord aux arts, à l'archéologie, à l'égyptologie. La Restauration sarde est féroce envers les opposants politiques discriminés, réprimés, exilés. Dans ce climat de tensions politiques permanentes, le pouvoir royal doit renforcer par tous les moyens l'image du *Buon Governo*.

La paix retrouvée permet à nouveau le développement des arts

Assurément Charles-Félix fut un grand mécène et ce n'est pas un hasard s'il privilégie la figure d'Apollon, le dieu des arts qui enseigne aux Muses la musique et la poésie. La partie haute du rideau chambérien n'appartient pas au Royaume des Ombres de Pluton. Dans un halo de lumière dorée se détache à gauche Apollon juché sur le char du Soleil tiré par des chevaux, il porte une lyre et un arc, il a enseigné aux Grecs la musique et la poésie. À droite apparaît Athéna assise sur un char tiré par des lions. Elle est casquée, elle tient d'une main une lance et dans l'autre, un bouclier. Elle symbolise à la fois la raison et la protection de la cité. C'est dire clairement qu'avec le nouveau régime, grâce à la paix et à l'ordre, les arts peuvent à nouveau fleurir dans le royaume.



Mercure - Apollon - Athéna.

Les amours malheureuses

Curieusement, les principaux personnages intervenant dans la scène d'Orphée aux enfers ont tous connu des amours malheureuses. Ce thème paraissait en opposition avec le thème figuré sur la coupole centrale de la salle de spectacle consacré *Au triomphe de Vénus*, la déesse de l'amour et de la beauté. C'est le cas d'Orphée et d'Eurydice dont la vie se partage entre grâce et cruauté, mais aussi de Pluton et de son épouse Proserpine et même d'Apollon, le plus beau des dieux qui par jalousie des autres dieux ne peut pas conquérir Daphné, la plus belle des Nymphes, transformée en laurier lorsqu'il l'approche.



Eurydice - Charon.

Pluton dans son royaume sous terre au Pays des Ombres ne parvenait pas à trouver une épouse. Il fallut le stratagème de son frère Jupiter pour qu'il enlève sur la terre la jeune Proserpine qui n'a jamais donné son consentement. Ce rapt déclencha la colère de sa mère, la déesse Cérés, maîtresse des blondes moissons. Sa colère fut terrible. À la recherche de sa fille, elle accabla la terre de malédictions entraînant la disparition des moissons et la famine. Jupiter envoya enfin son messager Mercure négociateur avec Pluton un retour temporaire de Proserpine qui passerait l'hiver au Pays des Ombres, mais reviendrait sur terre dès le printemps, déclenchant à nouveau le cycle de la végétation. L'humanité était sauvée ! On comprend pourquoi Mercure occupe sur le rideau une place si importante.



Un royaume riche car bien administré

Dans cette représentation du royaume de Pluton, on ne peut qu'être étonné de la magnificence de son trône, en fait un double trône, un pour lui et un autre pour son épouse, qui siègent dans un palais opulent et majestueux avec ses gradins, ses tentures précieuses, ses colonnes décorées. On est loin de la représentation habituelle de l'entretien entre Orphée et le couple royal qui se déroule dans une simple grotte. Si au XVII^e siècle, les artistes insistaient sur l'aspect terrible de Pluton, chevelu, barbu, musclé, violent, comme l'exprime si bien Bernin dans le groupe sculpté du *Rapt de Proserpine* à la Galerie Borghèse, au début du XIX^e siècle, Pluton apparaît comme un être apaisé. Proserpine par son geste en direction d'Orphée est prête à consentir à son désir de revenir sur terre avec Eurydice, un privilège exceptionnel car aucun humain ne peut sortir vivant du domaine des morts. Au chant de son amant, Eurydice de bleu vêtue, entourée de compagnes, se précipite hors des Champs-Élysées, cette espèce de paradis pour quelques âmes vertueuses.

Autour des souverains se tiennent quelques administrateurs dévoués du royaume. À droite, les Parques filent la laine, elles veillent au bon déroulement du destin des hommes : naissance, mariage, mort. Sur la gauche, les trois Juges des morts vont apprécier l'équité, l'honnêteté des humains durant leur vie terrestre, image d'un tribunal civil et administratif. Un peu plus bas, sévissent les Furies, munies de fouets et de serpents, elles châtient les hommes qui n'ont pas su dominer leurs passions, image d'une justice pénale. Le roi se doit de coordonner tout ce monde pour faire triompher l'ordre et le bien public.

Reste à évoquer la dernière épreuve imposée à Orphée. Pour revenir sur terre en traversant le Pays des morts, éclairés par le flambeau de Cupidon, les deux amants ne devront pas se regarder. C'est le drame d'Orphée qui ne peut s'empêcher de



Devant Cerbère endormi, Orphée charme le couple royal.

Mercure, aux semelles dorées et ailées, avec son caducée et son casque ailé.

Pluton - Proserpine - Les Juges des morts - Les Furies.

se retourner vers Eurydice qui disparaît à tout jamais. Pluton impose cette épreuve non pas par sadisme, mais parce que dans un État ordonné, il faut respecter les lois.

Le mythe d'Orphée nous pose des questions sur le bonheur et sur la mort. Charles-Félix voulait aussi affirmer le pouvoir civilisateur des arts et renforcer l'image du *Buon Governo*. Ce rideau est une allégorie du *Buon Governo* que Charles-Félix tenait à promouvoir.

François Forray
Académie des Sciences,
Belles-Lettres et Arts de Savoie

un rideau sauvé des flammes

Dans la nuit du 12 au 13 février 1864, un incendie se déclare dans le grand salon avant d'embraser tout l'édifice. Dès la réception du rideau en 1824, les chambériens avaient pris conscience de sa grande valeur. C'est pourquoi les pompiers ont en priorité décroché, enroulé, mis à l'abri le rideau. Une œuvre exceptionnelle par sa surface de 84,6 m², haute de 8,25 m., large de 10,13 m. et d'un poids d'environ 100 kg. La couche picturale est une détrempe à la colle de peau posée sur une toile métisse de chanvre et de coton ce qui donne aux couleurs un aspect mat.

les décorations théâtrales de l'atelier Vacca

Luigi Vacca, l'aîné de la famille a fait travailler dans son atelier situé près du Théâtre Royal de Turin, ses sept frères et son gendre, le peintre Francesco Gonin. On lui commandait des décors pour les commémorations officielles, des rideaux de scène, des décors pour les opéras, les ballets, les pièces théâtrales. Des œuvres éphémères qui ont disparu mais dont on possède toujours des centaines d'esquisses sur papier dessinées au crayon ou à la plume, souvent aquarellées ou ombrées à l'encre de Chine qui permettent de retrouver l'art de Vacca. Un art qui évolue sur cette vaste période passant du style néoclassique s'inspirant de la Grèce antique à la prégnance du *gothique chrétien* si cher à Charles-Félix et à Chateaubriand puis aux aspirations romantiques et aux premières manifestations de la fête patriotique du *Risorgimento*, aux opéras de Verdi. Il a produit près d'une vingtaine de rideaux pour les théâtres de Turin, de Saluzzo, de Tortona, de Cuneo profitant du renouveau du théâtre dans le royaume de Sardaigne. Seuls, les rideaux du théâtre de Chambéry et du *teatrino* du château d'Agliè ont subsisté. Appelé à Vienne et dans les cours d'Europe, Vacca a préféré rester fidèle à son Piémont natal.

un vitrail contemporain dans l'église d'Esserts-Blay



ANTIQUITÉS
ET OBJETS D'ART

La commune d'Esserts-Blay a cette particularité d'avoir deux églises paroissiales. Celle du village de Saint-Thomas-des-Esserts, très petite, abrite un retable ayant conservé assez largement ses caractéristiques baroques et notamment un beau tabernacle que l'on doit à François Cuénot. Mais c'est l'église du chef-lieu d'Esserts-Blay qui retient ici notre attention car elle possède un vitrail contemporain (1989) à l'histoire singulière. Sur le thème de la Création du monde, il mêle un grand nom de la joaillerie française, Cartier, à un atelier d'artisans vitraillistes suisse à la réputation d'excellence, l'atelier Chiara de Lausanne.



L'église paroissiale
Saint-Sébastien d'Esserts-Blay.



Le vitrail de la
Création du monde
par Marion Cartier.

L'église Saint-Sébastien, dans sa version actuelle, date des années 1870. Il faut préciser que ce que l'on appelait « le quartier de Blay » n'est devenu paroisse qu'en 1803, auparavant ce secteur était rattaché à la paroisse de Saint-Paul-sur-Isère. Durant les dernières décennies du XX^e siècle, c'est un prêtre Tarin, le Père Michel Gorand (1925-2008), qui est en charge de la paroisse. Dans les années 80, l'église est en mauvais état, cela l'inquiète, il souhaiterait que des travaux soient entrepris.

Des années auparavant, par l'intermédiaire d'une amie originaire d'Esserts-Blay, Josette Casimiri, il a fait la connaissance d'une petite fille du célèbre écrivain Paul Claudel et donc petite-nièce de Camille Claudel : Marie-Pierre Claudel-Cartier. Après des échanges informels sur l'état de l'église, il se permet de contacter la mère de Marie-Pierre

Claudé-Cartier pour solliciter son aide. Il s'agit de Marion Rumsey-Cartier (1911-1994).

Marion Cartier est née à New York, d'un père français : Pierre Camille Cartier et d'une mère américaine, Elma Rumsey. Son père est le fondateur des branches new-yorkaise et londonienne de la célèbre maison de joaillerie « Cartier ». Marion est la fille unique du couple. Elle passe ses jeunes années entre la France et les États-Unis, mais c'est à New York qu'elle étudie aux Beaux-arts, elle est alors attirée par une carrière de peintre. Elle épouse Pierre Claudel, fils de Paul, en 1933. En 1964, à la mort de son père, elle lui succède mais n'a que peu de goût pour la gestion de la maison Cartier. Elle préfère passer le flambeau à des investisseurs qui sauront faire fructifier le prestigieux héritage, tel qu'il est

connu actuellement dans le monde entier. À la tête d'une fortune conséquente, installée à Genève, elle y crée en 1971 la fondation Rumsey-Cartier, organisme de bienfaisance. Sa foi catholique, très ancrée dans sa vie quotidienne, guide sans doute ce choix.

C'est également en Suisse qu'elle découvre l'art du vitrail. Elle se forme alors au sein d'un célèbre atelier de Lausanne, l'atelier Chiara¹, fondé en 1880. Avant la Première Guerre mondiale, l'atelier produit essentiellement des vitraux destinés à des usages domestiques et privés ; il va progressivement se tourner vers l'art sacré en collaborant avec des artistes de renom. Si la plus grande partie de la production « Chiara » se trouve en Suisse, on peut cependant la voir à l'étranger, notamment aux États-Unis. C'est donc au sein de

cet atelier que durant 25 ans, Marion va œuvrer. Ses premières créations, en 1963, sont pour l'église Sainte-Prétronille de Pregny-Chambésy, commune genevoise. En France, elle va créer des vitraux pour l'église Saint-Pierre d'Argentière (Chamonix-Haute-Savoie).

Lorsqu'elle donne suite à la sollicitation du Père Gorand, Marion Cartier est déjà une dame âgée mais toujours passionnée par l'art. Par le biais de sa fondation, elle est prête à aider à la restauration de l'église. Cependant, la rosace existante au-dessus du portail principal lui semble bien insipide, de simples pétales en verre coloré. Elle propose alors de concevoir un vitrail qui apporterait un intérêt supplémentaire à l'édifice. D'un commun accord, le choix se porte sur le thème de la Création du monde, inspiré par la Genèse, premier livre de la Bible.

Remplage compris, le vitrail fait trois mètres de diamètre, ce sont les vitraillistes de l'atelier Chiara qui l'installent. Si, selon la Genèse, la création du monde s'est déroulée sur 7 jours, la rosace comporte 8 pétales. Le pétale sommital représente simplement la Trinité avec la colombe du Saint-Esprit, un Christ vêtu à la façon d'un prêtre : sur son étole d'un côté un calice surmonté d'une hostie et de l'autre une croix, enfin, un Dieu le Père, les mains sur les genoux, le visage tourné vers celui de son fils Jésus qui le regarde. Le premier jour de la Création est à gauche de ce pétale. Les couleurs choisies sont particulièrement éclatantes, avec une importante gamme de bleu, symbole de la Foi. On retrouve d'ailleurs cette gamme de bleu dans le vitrail en demi-lune surmontant la porte d'entrée, beaucoup plus simple et également réalisé par Marion Cartier. La signature de l'artiste se trouve dans un jour entre 2 pétales.

Le pétale symbolisant le troisième jour est sans doute un clin d'œil au village, avec un sapin et un pommier, que l'on trouvait alors abondamment à Esserts-Blay, mais... qui côtoient un palmier dattier. À noter que le pommier peut aussi évoquer le fruit défendu...

La Trinité.



3^e jour : Que la terre fasse pousser du gazon, des herbes portant semence, des arbres à fruit...



5^e jour : Que les eaux foisonnent d'une multitude d'êtres vivants, et que les oiseaux volent sur la terre...



6^e jour : Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle...



7^e jour : il (Dieu) se reposa le septième jour de toute son œuvre qu'il avait faite...

Le pétale du cinquième jour illustre richement la création des oiseaux et des animaux marins : tous s'enchevêtrent allégrement sur fond bleu : le ciel et la mer.

Le pétale du sixième jour peut faire l'objet d'une lecture attentive que chacun interprétera à sa manière. Adam, couché, nu et de dos, semble dormir profondément tandis qu'Eve, également nue, est à ses côtés dans une position particulièrement dynamique s'exposant sans complexe au regard du spectateur. Sur fond de verdure et de ciel, une faune variée assiste au spectacle, éléphant, rhinocéros, kangourou... mais aussi, au plus proche des personnages, un âne et un bœuf présageant un autre évènement majeur du christianisme à venir.

Le pétale du septième jour nous montre un Dieu le Père assis, semblable à un montagnard satisfait d'avoir accompli sa tâche. Il est vêtu d'un pantalon bleu, peut-être un jean, d'une chemise rouge (couleur de la Charité et donc de l'amour), manches retroussées, bras semi-écartés, mains sur les genoux. Bien qu'ayant la tête en partie tournée vers Adam et Eve, il nous regarde. Adam et Eve, eux, n'ont d'yeux que l'un pour l'autre, Adam tient la taille d'Eve avec tendresse. Tout autour des animaux sont là, dont au plus proche de Dieu, un animal emblématique de nos montagnes, le bouquetin. Au côté d'Adam et Eve, un paon fait la roue, il est symbole de renouveau spirituel et de résurrection, mais attention, le serpent est là aussi

et attend son heure ! À l'arrière-plan apparaît une montagne.

Au cœur des pétales et donc de la rosace, il y a trois flèches symbolisant la sagittation de saint Sébastien, le saint patron de l'église. Elles s'entrecroisent au milieu d'une couronne faisant sans doute référence au noble Nicod de Salins, à l'origine de la construction de l'ancienne chapelle précédant l'église, au même endroit, au XV^e siècle.

Ce vitrail mériterait à la fois une reconnaissance et une protection soit au titre des Monuments Historiques soit en étant inscrit au répertoire départemental. La paroisse Notre-Dame de Basse-Tarentaise dont dépend Esserts-Blay a sur son territoire d'autres œuvres contemporaines, dont une chapelle décorée par le peintre Arcabas et une autre par Daniel Venjean².

Évelyne Blanc
Guide-conférencière et présidente
de l'Académie de la Val d'Isère

Notes

1. L'atelier Chiara a été repris par Christophe Burlet en 1994, il l'a mis à son nom en 1996. Il existe toujours.
2. Ces œuvres peuvent être découvertes sur rendez-vous avec l'auteur de l'article.

la culture musicale à la cour de Savoie



**HISTOIRE
DES ARTS**



© BNF

Guillaume Dufay et Gilles Binchois
Miniature issue du *Champion
des Dames* vers 1451.



© Herzog August Bibliothek de Wolfenbüttel

Partition manuscrite *Se la face ay palle*
de Guillaume Dufay.

Au printemps et à l'été 2025, l'ensemble musical *Gli Invaghiti* fera résonner certaines résidences historiques de la maison de Savoie au son des mélodies spécialement composées pour cette dynastie entre le XV^e et le XVII^e siècle. Une occasion de revenir sur la place importante accordée aux arts, et plus particulièrement à la musique, par les princes de Savoie. Aujourd'hui, l'étude des œuvres musicales et des comptes de trésorerie nous livre de nombreux détails sur l'organisation et l'évolution de la culture musicale à la cour de Savoie.

L'essor de la chapelle musicale des ducs

En 1416, l'empereur Sigismond concède le prestigieux titre de duc au comte Amédée VIII. Le nouveau duc de Savoie s'attache à faire honneur à son statut princier en développant une cour fastueuse. Dès le XV^e siècle, la maison de Savoie s'intéresse alors à la vie musicale qui accompagne les cérémonies officielles et religieuses. Une façon, pour le prince, d'affirmer la majesté d'un État encore fragile.

L'institution d'une véritable chapelle musicale savoyarde est officialisée en 1418. Son siège est établi à la chapelle du château de Chambéry, un lieu central pour la cour ducale. Néanmoins, la chapelle musicale suit la cour itinérante au gré de ses déplacements dans les États de Savoie : Genève, Annecy, Turin, ou encore Pignerol. Placée sous l'autorité administrative du Maître de Chapelle, elle réunit des chanteurs et des musiciens, pour la plupart français ou picards,

affectés à l'interprétation des messes en musique et motets. Les membres de la chapelle musicale jouissent d'un statut idéal : liés au souverain par un contrat, les musiciens et les chanteurs sont bien payés et richement habillés.

En 1434, cette chapelle compte une quinzaine de musiciens et acquiert une renommée européenne, notamment grâce à Guillaume Dufay, jeune musicien franco-flamand en provenance de la cour de Bourgogne reconnu comme l'un des plus grands compositeurs du Moyen Âge et du début de la Renaissance. Il dirige la chapelle entre 1433 et 1456 et bénéficie d'une haute estime de la part des ducs de Savoie, comme en témoigne une lettre du 22 octobre 1451 dans laquelle la duchesse Anne de Lusignan, épouse de Louis de Savoie, l'appelle « *cher et bien aimé* ».

Vers 1453, l'acquisition d'un Saint Suaire par le duc Louis fait son entrée dans l'histoire savoyarde. Avant d'être conservée à la chapelle du château, la relique fait l'objet de nombreux voyages de dévotion accompagnés d'une chapelle musicale ambulante.

La musique au rang de divertissement

Parallèlement à cette vie musicale liturgique, la musique vocale profane s'épanouit tout autant au sein de la cour de Savoie. Elle s'illustre à travers différents genres de chansons polyphoniques. Marguerite d'Autriche, femme de Philibert le Beau, cultivée et férue d'arts, en livre un beau témoignage grâce à une collection de chansonniers écrits par les plus grands compositeurs franco-flamands et traduisant ses émois intérieurs.

Au XVI^e siècle, la musique instrumentale prend également de plus en plus de place. On joue du luth, de la viole et de la flûte. Cette musique, créée pour le divertissement et les plaisirs de la cour, est très prisée par la duchesse Yolande de France. Musiciens, maîtres de farce et mimes viennent égayer les ballets donnés en son honneur !

L'âge d'or de l'autre côté des Alpes

À partir de 1563, l'attention de la famille de Savoie se tourne vers la partie italienne du territoire, avec le transfert de la capitale à Turin par le duc Emmanuel-Philibert. Il fait de la ville le théâtre de son pouvoir : il la fortifie, transfère le Saint Suaire depuis Chambéry et s'installe dans le palais épiscopal.



© Musée Condé de Chantilly

Une messe célébrée dans la Sainte-Chapelle.
Enluminure tirée des *Très Riches Heures
du Duc de Berry* (vers 1440).



Christine de France.



Une planche du ballet *Il gridelino*.

L'identité musicale franco-turinoise

L'intérêt de la cour pour la musique se renforce notamment par le mariage de Charles-Emmanuel I^{er} et de Catherine-Michelle d'Autriche en 1585, ainsi que celui de Victor-Amédée I^{er} avec Christine de France en 1619. Grâce à ces alliances prestigieuses, Turin devient un pôle d'attraction pour les musiciens européens. Plusieurs compositeurs célèbres, comme Alfonso Ferrabosco de Bologne et Enrico Radesca de Foggia, y écrivent de nombreux madrigaux dédiés aux ducs.

Progressivement, Turin s'impose comme un centre culturel majeur, avec des festivals et des spectacles musicaux organisés dans ses nombreux châteaux, notamment au Château du Valentino, cadeau de mariage du duc Victor-Amédée I^{er} à son épouse française. L'un des spectacles les plus marquants est le ballet *« Il Gridelino »*, créé en 1653 par le comte Filippo San Martino d'Agliè. Ce ballet lyrique et allégorique met en scène le dieu Amour, qui cherche une couleur pour représenter « l'amour infini » et choisit le gris de lin, la teinte favorite de Madame Royale. Le ballet est si populaire qu'Anne d'Autriche, reine de France, le fait représenter à Paris la même année sous le titre français de *« Ballet du Grisdelin »*.

Musique, danse, poésie, théâtre mais aussi dessin, architecture et pyrotechnie participent à la féerie baroque. Dignes d'une cour royale, ces réjouissances traduisent l'importance politique et diplomatique de la maison de Savoie.

Tout au long du XVII^e siècle, la configuration du corps des musiciens actifs à la cour de Turin évolue : à partir des années 1620, aux musiciens de la Chapelle s'ajoutent ceux de la Chambre, un groupe de douze violons, un autre de voix féminines et enfin, en 1628, le « Cabinet » français composé de musiciens venus de Paris. C'est ainsi que va se forger progressivement à la cour de Turin, durant la seconde moitié du XVII^e siècle, une physionomie spécifique sur les plans artistique, politique et architectural où se concilient classicisme français et baroque piémontais.

À la fin du XVII^e siècle, les liens entre la Savoie et la France se renforcent encore. Le duc Victor-Amédée II commande au compositeur Jean-Baptiste Lully, figure incontournable de la cour de Louis XIV, un hymne connu sous le nom de *« Marche de Savoie »*. À cette époque, la dynamique musicale s'inverse : alors que les musiciens d'outre-monts, les *oltremontani*, influençaient autrefois la Savoie, c'est désormais l'école piémontaise qui attire des artistes français à Turin. Cette influence est symbolisée par la venue du célèbre Antonio Vivaldi, qui se rend à Turin pour perfectionner son art auprès de la famille Somis, réputée pour son excellence dans l'interprétation du violon.

À l'instar des grandes puissances européennes, la maison de Savoie a démontré un soutien permanent au corps musical. Élément de divertissement autant qu'outil politique, la musique a participé à l'affirmation de son pouvoir et s'est imposée comme un élément important de l'identité dynastique.

Fabio Furnari
Directeur artistique de l'ensemble Gli Invaghiti
Chloé Jobert

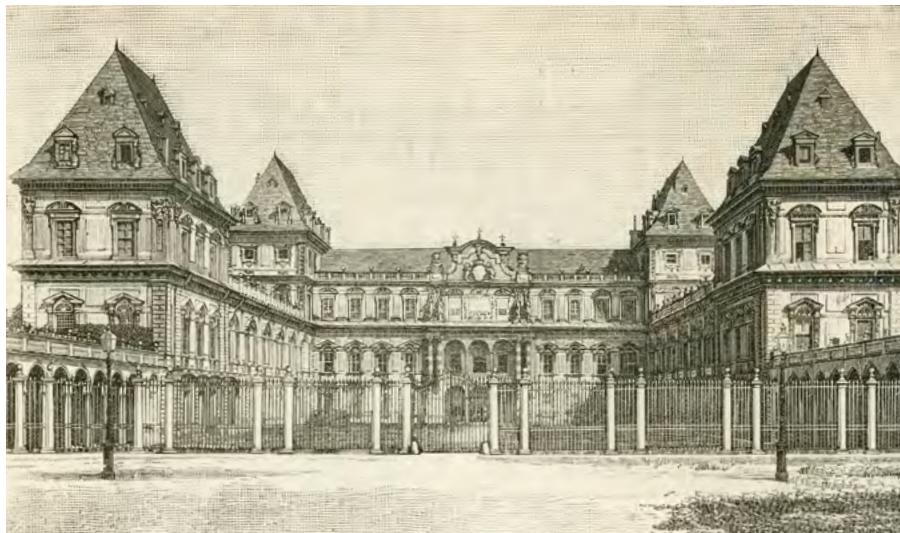


L'ensemble musical et vocal *Gli Invaghiti* s'attache à reconstituer les répertoires de l'immense patrimoine musical européen : classique, roman, gothique, renaissance et baroque.

Les programmes originaux conçus par l'ensemble sont le fruit d'un travail musicologique et historique basé sur l'étude de partitions anciennes. Chaque concert invite le public à découvrir ce genre musical particulier, grâce notamment à la reproduction d'atmosphères aussi fidèles que possible par l'utilisation d'instruments originaux, la transcription et la reproduction d'une musique jouée dans les cours piémontaises, ligures et valdôtaines.

Dans le cadre du projet transfrontalier *SavoiaExperience*, l'ensemble *Gli Invaghiti* a imaginé des propositions artistiques dédiées à plusieurs personnages emblématiques de la dynastie savoyarde. Venez les découvrir :

- **Dimanche 23 mars 2025**
PALAIS TAFFINI D'ACCEGLIO
- **Samedi 31 mai 2025**
CHÂTEAU DE LA MANTA
- **Samedi 21 juin 2025**
ABBAYE D'HAUTECOMBE
- **Dimanche 22 juin 2025**
CHÂTEAU DES DUCS DE SAVOIE
- **Samedi 20 septembre 2025**
CHÂTEAU DES DUCS DE SAVOIE



Château du Valentino.

sauver les meubles !

bilan documentaire sur le mobilier du Château des Ducs de Savoie

Un bilan documentaire sur les meubles du Château des Ducs de Savoie a été mené dans le cadre d'une mission à la Conservation du patrimoine de la Savoie. Cette étude se fonde sur de nombreuses sources d'archives, anciennes et contemporaines, qu'elles soient matérielles ou numériques. En restituant son évolution du Moyen Âge à nos jours, en passant par le Premier Empire ou encore par le rattachement de la Savoie à la France, cette recherche met en lumière l'importance historique et patrimoniale de ce mobilier. Les meubles racontent l'histoire du château et en parallèle les événements qui ont marqué le territoire et la maison de Savoie.



Mobilier du
Salon Jaune,
mai 2000.

COLLECTIONS

Un bilan de la documentation existante

Classé monument historique depuis 1881, le château des ducs de Savoie a connu de nombreuses transformations au fil des siècles. Pour son importance historique et patrimoniale, de nombreuses recherches lui ont été consacrées. Un aspect essentiel reste toutefois assez peu étudié : son mobilier. Pourtant, celui-ci est le reflet de l'usage et de la fonction du château à travers le temps. Son étude est essentielle pour sa conservation, mais également pour enrichir la connaissance des événements historiques ayant marqué le château et la Savoie, tout en illustrant l'évolution des mœurs et des goûts esthétiques à travers les époques.

Étudier cette collection mobilière constitue une autre approche permettant en définitive de mieux connaître le château des ducs de Savoie et son histoire.

Quelques travaux, déjà anciens, ont été menés sur le sujet. L'objectif premier a été de réaliser un bilan des sources en rassemblant l'ensemble de la documentation, physique et numérique, produite sur le sujet. Réunir ces documents, jusqu'alors dispersés, a permis d'en faciliter l'étude. Parmi les sources compilées, l'essentiel se trouve à la Conservation départementale du patrimoine et aux Archives départementales de la Savoie ou encore à la Direction Régionale des Affaires Culturelles. D'autres documents sont conservés à la Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie et aux Archives Nationales.



© J.-F. Laurenceau, Conservation départementale du patrimoine de la Savoie

Le mobilier raconte l'histoire

La documentation concernant le mobilier est très inégale selon les périodes. Plus on remonte le temps, plus les sources sont rares. Le Moyen Âge est peu documenté et le mobilier médiéval a entièrement disparu. Après l'acquisition du château par les comtes de Savoie en 1295, ils y installent leur administration et l'aménagent sobrement. Le mobilier se compose alors de simples buffets, bancs et quelques tentures. Après plusieurs réaménagements, notamment sous le règne d'Amédée VII, une grande partie du mobilier est vendue, tandis que le reste est détruit lors de l'incendie du 4 décembre 1532. Il faut attendre 1559 pour que de modestes aménagements ducaux soient effectués et que le château soit remeublé.

En 1563, un nouveau vide se crée. Lorsque le duc de Savoie Emmanuel-Philibert fait de Turin la nouvelle capitale de ses États, de nombreux

meubles du château des ducs y sont transférés. Le mobilier restant subit probablement des pertes lors de l'occupation française de 1600, à l'issue de la guerre franco-savoyarde, mais les sources à ce sujet sont rares. La documentation est bien plus abondante à partir du XVIII^e siècle. Sous le règne de Victor-Amédée II de Savoie, le château connaît un renouveau : grâce à des prêts de nobles locaux et à de nouveaux achats, le château regagne en mobilier. Cela sera de courte durée puisqu'une série d'événements compromet à nouveau leur état : un incendie en 1731, suivi de l'occupation des troupes espagnoles durant la guerre de Succession d'Autriche (1742-1743), puis un nouvel incendie dévastateur en 1743.

Sous le Premier Empire sont acquis les premiers objets encore conservés dans le château, bien que peu nombreux. La documentation de cette période est abondante, comprenant lettres, décrets et inventaires. Après l'invasion de la Savoie par les troupes révolutionnaires françaises, celles-ci

établissent leur administration dans un château alors vide et très dégradé. Sa réhabilitation est compliquée par un nouvel incendie survenu en 1798, qui ravage l'aile occidentale et le pavillon. Avec la création du département du Mont-Blanc et l'affectation d'une partie du château à la préfecture en 1803-1804, l'édifice retrouve un second souffle. Tour à tour, les préfets rénovent et meublent le château, pressés par le passage de Napoléon. Les plus anciens meubles encore conservés datent de cette période. Ceux du Salon Jaune sont acquis en 1806. D'une qualité exceptionnelle, la plupart sont estampillés par deux maîtres ébénistes, Jean-Jacques Pothier et George Jacob père. Toutefois, l'ameublement des parties logeables reste incomplet jusqu'en 1811. Ce problème commence à se résoudre lorsque Napoléon I^{er} promulgue un décret allouant des meubles aux préfectures. En 1814, l'occupation du château par les troupes autrichiennes entraîne de nouvelles dégradations, laissant l'ensemble du mobilier dans un état déplorable.



Poinçon « G. JACOB » et « G S » pour « Gouvernement Sarde », avril 1996.

Suite à ces événements, il ne reste que très peu d'objets mobiliers acquis pendant la période du département du Mont-Blanc. Avec la restauration du gouvernement sarde en 1815, le château connaît une intense activité, marquée par des travaux et un effort plus soutenu pour compléter l'ensemble mobilier. Les mouvements de cette collection sont bien documentés, notamment à travers des lettres et des inventaires. On dispose ainsi de listes détaillées des objets mobiliers présents dans le château entre 1815 et 1860. Le mobilier des appartements royaux est enfin complété. Le gouvernement sarde peine cependant à achever le réaménagement de l'édifice, accaparé par la guerre contre l'Autriche. Les meubles d'usage commun acquis pendant cette période ont quasiment tous disparu.

Avec le rattachement de la Savoie à la France en 1860, le château connaît de profonds bouleversements. Sous la III^e République, il accueille de nouvelles institutions, dont la préfecture et le conseil général. Le mobilier doit donc être adapté en conséquence. Cette période voit une intense circulation des meubles : acquisitions, ventes, pertes, déplacements d'un étage à l'autre et quelques-uns sont même emportés par certains préfets. La visite de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie en 1860 accélère également le renouvellement du mobilier. Les meubles anciens, considérés comme démodés, sont écartés, à l'exception de quelques pièces précieuses, dont le salon jaune. C'est aussi à cette période que le Louvre prête plusieurs toiles afin d'orner le château, notamment des œuvres de Jean-Jacques Lagrenée et Joseph-Marie Vien. Certaines sont encore visibles au sein de la préfecture. De nombreux inventaires, lettres

et répertoires témoignent des mouvements de mobilier. Toutefois, l'intérêt pour celui-ci baisse et les récolements sont de moins en moins rigoureux.

En 1890, l'état du château et de son mobilier se stabilise. Des inventaires sont régulièrement réalisés, mais selon de nouvelles modalités. En raison du manque de plans du château de cette période et des différences de fonctions et de dénominations des pièces, il est souvent difficile de faire correspondre ces nouveaux inventaires avec les anciens. Ils révèlent toutefois que le mobilier conservé par les préfets sous le Second Empire est resté intact et que de nombreux achats ont eu lieu dans les années 1940. Ces acquisitions s'accompagnent d'un vaste programme de restauration : sièges du salon jaune, boiseries, rideaux et tentures sont remis en état. Dans la foulée, le mobilier du salon jaune est classé monument historique, et de nouveaux inventaires sont réalisés.

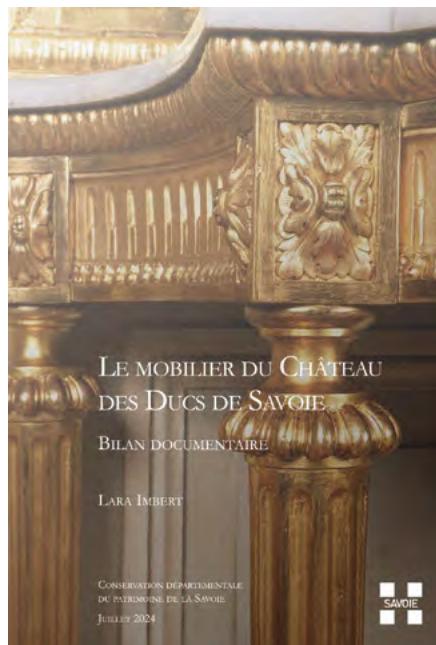
Plus récemment, un incendie majeur frappe le château en 1997, mettant fin à une période de relative stabilité. Près de 2000 m² sont détruits avec des dégâts causés tant par le feu que par l'eau. Les meubles les plus précieux ont été évacués en urgence, mais le mobilier d'usage, sans valeur patrimoniale, a été détérioré et jeté. Cet événement a été l'occasion de reprendre un inventaire du mobilier, le temps de la sécurisation du château, et d'engager de nouveaux travaux de restauration. À l'heure actuelle, les meubles ont repris leur place.

Du rapport à la reprise de l'inventaire

La recherche menée a abouti à un bilan documentaire de l'histoire du mobilier du château, du Moyen Âge à nos jours. Le rapport rédigé comprend également une liste des sources disponibles, par lieux de conservation, ainsi que des fonds d'archives, avec pour chacune une brève description de leur contenu. Ce bilan s'inscrit dans la continuité des recherches menées par le passé, tout en constituant un outil indispensable à la reprise de l'inventaire et de nouvelles recherches. Ces actions permettront d'améliorer la connaissance des meubles, notamment du mobilier départemental, ainsi que de leurs conditions de conservation dans le but de les préserver de l'usure et du temps. Ces perspectives permettraient de valoriser ce mobilier, en faisant mieux connaître leur histoire et celle de la vie du château.

Lara Imbert
Université Grenoble-Alpes
Licence Histoire de l'art et Archéologie

Extrait de l'inventaire mobilier de la préfecture de 1869.

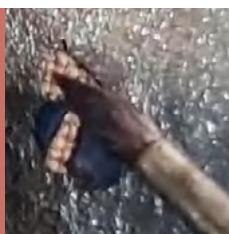


Couverture du rapport.



Photographie du haut de l'escalier nord suite à l'incendie de 1997.

les tableaux de l'Académie de Savoie s'offrent une nouvelle jeunesse



COLLECTIONS

Les 14 tableaux à l'huile sur toile de l'Académie de Savoie ont fait l'objet de deux études : un inventaire établi par Jean Aubert, Conservateur des musées de Chambéry, le 29 octobre 1979, et un rapport de Philippe Raffaelli, Conservateur des Antiquités Objets d'Art, en 2010, en concertation avec Louis Terreaux, le président de l'époque, rédigé pour présenter cet ensemble à la commission départementale des objets mobiliers (CDOM).

La commission décida de les inscrire après avis favorable par arrêté préfectoral du 12 mai 2011.



François Capré de Megève, portrait anonyme du XVII^e siècle, h.s.t., avec des « armoiries parlantes », une petite chèvre.

Lors des Journées du Patrimoine ou durant les séances ouvertes à tous chaque troisième mercredi du mois, le décor du salon de l'Académie de Savoie, situé à la droite de la Sainte-Chapelle de Chambéry, ne manque pas d'intriguer le visiteur.

À qui appartiennent ces visages, tous masculins, avec leur costume du XIX^e siècle et leurs décorations ? Une récente campagne de restauration des tableaux, réalisée avec l'appui du Département, offre une belle occasion de redécouvrir ces portraits.

L'inscription ouvre droit aux aides croisées de l'État et du Département. Jean-Baptiste Bern, trésorier et secrétaire perpétuel, initia donc en 2020 une première campagne de restauration suivie d'une seconde en 2023. Les 7 bustes en marbre ou en plâtre que possède l'institution ne font pas partie de cette étude, ni les aquarelles ou gravures.

Se souvenir, démarche essentielle

Comme tant d'autres académies, celle de Lyon notamment qui vient également de faire restaurer des portraits, l'Académie de Savoie eut à cœur, dès sa fondation officielle en 1820, de garder au fil des décennies la mémoire de ses fondateurs et des plus éminents de ses membres. Les comptes rendus de séance sont souvent éloquentes : « La Société reçoit avec reconnaissance ce tableau » (portrait de Georges-Marie Raymond le 5 juillet 1839). « M. Le Comte Pillet-Will s'est acquis dans la science un nom remarquable. À ce titre, l'Académie devrait songer à placer dans la salle de ses séances le portrait de cet homme, ami de son pays » (20 janvier 1853). Suite à « la perte irréparable que l'Académie vient de faire dans la personne de son Éminence le cardinal archevêque de Chambéry M^{gr} Billiet, son président honoraire » est décidé de commander son portrait (15 mai 1873). Lorsqu'il est livré le 18 mars 1880, « à l'ouverture de la séance, tous les regards se portent avec attendrissement sur le portrait du cardinal, exécuté par un habile artiste de Chambéry M. Benoît Molin »...

Une restauration de qualité

Ce sont trois fées bienveillantes qui se sont penchées sur les tableaux : Isabelle Moreaux-Jouannet et Isabelle Rosaz, restauratrices de

Opération de restauration du portrait anonyme du XVII^e siècle de Pierre Capré de Megève.



tableaux, et Agneska Derniaux, restauratrice de cadres dorés. Toutes trois ont œuvré en respectant les critères contemporains de restauration. Les techniques visuelles de correction et réintégration des teintes sont toujours adaptées à l'œuvre et à son époque de réalisation, et posées avec ces techniques : *tratteggio*¹, par masses pointillistes, illusionnistes et mixtes.

Les interventions (adhésif de refixage, réintégration des couleurs...) sont réalisées dans un souci permanent de réversibilité. Un allègement des vernis a été opéré sur chaque œuvre.

Plusieurs tableaux présentaient des manques de peinture qui devenaient criants. Désormais l'œil à plaisir à apprécier des portraits sans défauts.

Charles-Félix, roi de Piémont Sardaigne,
attribuable à P. E. Moreau ou Jacopo Berger,
vers 1820, avant restauration,
h.s.t., don du Dr Pierre Truchet.

Des curiosités et une petite anomalie

Cinq tableaux ne représentent pas des académiciens : trois d'entre eux sont du XVIII^e siècle. Un portrait de Charles-Emmanuel II, fils de Christine de France et donc neveu de Louis XIII, n'a aucun lien direct avec l'Académie et a probablement été offert sans être enregistré. Deux portraits de membres de la famille Capré de Megève, également sans liens avec l'Académie, furent offerts par le généreux Albert Metzger, également bienfaiteur de la bibliothèque et des musées de Chambéry au début du XX^e siècle. Ces tableaux anciens étaient très craquelés et cela gênait leur appréciation.

La petite anomalie ? Deux portraits de Charles-Félix, « le roi qui aimait la Savoie », se font face de part et d'autre du salon ! Certes Charles-Félix avait soutenu avec bienveillance la naissance de l'Académie en 1820, mais c'est beaucoup, même pour exprimer la gratitude des académiciens... Nos recherches nous ont permis de comprendre l'origine de ce doublon. Rappelons que c'est Charles-Félix qui visite en juillet 1824 les ruines de l'Abbaye de Hautecombe et leurs 453 ha attenants, devenus bien national à la Révolution, et qui décide de les acheter avec sa cassette personnelle, le 23 août suivant. Ce monarque résida souvent en Savoie, ce qui explique plusieurs portraits à Chambéry, dont un dans les appartements du préfet de la Savoie, réalisé lors de l'un de ces séjours.

Le premier des deux portraits est rectangulaire, il a été offert en 1826 par le Général comte de Loche, cofondateur et premier président de l'Académie, qui l'avait commandé au peintre Barandier (on l'attribuait jusqu'à présent au pinceau de Pierre-Emmanuel Moreau). Et le deuxième, qui est ovale ? Heureusement, une carte de visite au dos, redécouverte grâce à la restauration, nous renseigne : c'est un présent du Dr Pierre Truchet, qui en fit hommage lors de son élection comme président le 21 décembre 1983. Celui-ci pourrait être de Moreau ou de Jacopo Berger.

Un grand absent...

L'Académie compte quatre membres fondateurs : le Comte François de Mouxy de Loche, Georges-Marie Raymond, le Cardinal Billiet, et le Comte Xavier de Vignet. Si les trois premiers nous regardent encore depuis les murs du salon, le quatrième, qui fut président de 1842 jusqu'à sa mort, est absent. Peut-être dans les années à venir un portrait de ce sénateur, neveu de Joseph de Maistre, et qui avait épousé une sœur de Lamartine, pourra-t-il rejoindre celui de ses confrères ? Pour que chaque visiteur puisse apprécier dans leur totalité ceux qui fondèrent une institution contribuant toujours, grâce aux communications du mercredi et aux publications de ses membres, au rayonnement des sciences, des belles-lettres et des arts.

Anne Buttin
Vice-présidente de l'Académie de Savoie



une séance à l'Académie Florimontane

Un seul tableau représente une scène, il s'agit de *Saint François de Sales présidant une séance de l'Académie florimontane*. Dû à Benoît Molin, l'original est présenté au prix Guy de l'Académie de Savoie en août 1843 et reçoit le prix. Fier de son tableau, le peintre l'expose au Salon (de Turin probablement) et la reine douairière Marie-Christine l'acquiert. Nous avons retrouvé dans quel château du Piémont il est exposé, le château d'Aglie. Mais l'Académie de Savoie aimait ce tableau et demanda au peintre une copie pour 1500 livres. Benoît Molin, considérant que c'était une copie, ne l'a pas signé. Rappelons que cette Académie fondée par saint François de Sales et notre juriste savoyard Antoine Favre, ne dura que de 1607 à 1610 pour renaître en 1851 et qu'en 1820, l'Académie de Savoie lui

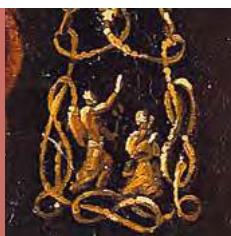


emprunta sa belle devise *Flores fructusque* et son symbole de l'oranger (arbre admiré par François de Sales, parce qu'il est chargé de fleurs et de fruits presque en toute saison). Le cadre de ce tableau était très endommagé et menaçait de choir sur les auditeurs des séances du mercredi. Agneska Derniaux l'a heureusement consolidé pour les décennies à venir !
www.academiesavoie.org

Notes

1. Les lacunes sont remplies de fines lignes rigoureusement verticales et parallèles, généralement peintes à l'aquarelle sur enduit de restauration. Vues de loin, les lignes sont interprétées par l'œil humain comme faisant partie de l'œuvre, mais vues de près (50 cm), les lignes sont bien visibles, leur structure de substitution apparaît.

un portrait anonyme de Giovanni D'Oria, marquis de Maro et de Cirié



COLLECTIONS
DÉPARTEMENTALES

haut dignitaire
piémontais
de la Maison
de Savoie
(1623-1691)

Ce portrait nobiliaire anonyme et non daté a été acquis par le Département de la Savoie lors d'une vente privée en 2018 (Inv 2018-6-1). De par ses dimensions moyennes (H 77 cm x L 59 cm), cette huile sur toile de lin, de format ovale dans son cadre en bois doré, était sans doute destinée à l'intimité d'une pièce privée d'un appartement d'une résidence palatiale. Le portrait était référencé comme étant celui du prince Emmanuel-Philibert de Savoie-Carignan (1628-1709).

Gâce au concours de notre partenaire Alcotra, M^{me} Elena Cerutti de l'Associazione *Le Terre dei Savoia*, M. Riccardo Vitale, Directeur du Castello di Racconigi a été sollicité pour s'assurer de l'identité du personnage représenté et caractériser d'éventuels rapprochements avec des œuvres conservées parmi les collections des résidences de Savoie, notamment celles du château de Racconigi, la résidence favorite du prince de Carignan. Cette recherche a permis de retrouver trace d'un autre portrait d'homme d'une facture très proche qui était passé en vente chez Sotheby's London le 27 septembre 2012 (lot 229) donné comme un « Portrait of a man, possibly Victor Amadeus II, Duke of Savoy wearing the badge of the Order of Annunciation, by French school ».

Ce portrait réapparaissait en salle des ventes le 15 juillet 2020 puis le 25 mai 2021, cette fois donné comme étant celui d'un marquis de Maro « misidentified with Victor Amadeus II, Duke of Savoy » avec une datation estimée aux années « 1690-1735 ».

Avec une forte probabilité, selon le directeur du Castello di Racconigi, le portrait acquis par la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie serait celui d'un noble piémontais d'origine ligure lié à la prestigieuse famille patricienne génoise des Doria, Giovanni Girolamo D'Oria ou Doria, marquis de Maro et de Cirié (1623-1691), chevalier de l'Ordre de l'Annonciade, Grand maître de la Maison ducale de Savoie et non celui de son prestigieux contemporain, le prince Emmanuel-Philibert de Savoie-Carignan, né à Moûtiers la même année 1623. Effectivement, la physionomie du personnage comme les détails vestimentaires et honorifiques corroborent cette attribution en comparant le portrait acquis à celui passé dans les salles de vente.

Le marquis est portraituré à l'âge mûr, *au vray*, dans le goût français, en élégant gentilhomme portant une perruque à la mode Louis quatorzième et un



jabot de dentelle fine, revêtu d'une cuirasse de parade articulée, arborant le collier de chevalier de l'Ordre de la Très Sainte Annonciade.

Le chevalier est alors âgé très probablement d'au moins 55 ans, ce qui correspondrait à l'année 1678 ou aux années suivantes. Il demeure cependant mal aisé de déterminer l'auteur de ce tableau dépourvu de toute trace de contexte de commande compte tenu du vaste réseau européen de relations artistiques

cultivé par les élites liées à la Maison de Savoie bien au-delà de la sphère turinoise et piémontaise, tant en Italie qu'en France.

Il est moins probable qu'il s'agisse du portrait de son fils héritier, Giovanni Battista Giuseppe Nicomede D'Oria mort en 1714 bien que la correspondance des âges mûrs ne puisse être écartée dans le rendu de la portraiture.

En 1576, le duc Emmanuel-Philibert avait acquis Porto Maurizio et la principauté d'Oneglia avec d'autres terres impériales tenues par le patricien génois, Gian Gerolamo D'Oria en échange de la seigneurie de Cirié érigée en marquisat avec Nole, San Maurizio et le comté de Cavallermaggiore. Les Doria avaient alors choisi Cirié comme résidence principale.

Issue d'une collection privée, l'œuvre n'est malheureusement pas documentée et a fait l'objet d'une restauration répondant aux critères de collections privées. Elle provient probablement d'une des anciennes résidences des D'Oria comme le *Palazzo D'Oria* à Cirié que les marquis avaient acquis auprès des Provana di Leyne, transformé et richement orné au XVII^e siècle sur le modèles des « *Delizie* » des grandes résidences de chasse de la Maison de Savoie. Acquis en 1909 par la famille Remmert, le domaine de chasse a été depuis loti ; le palais a été acquis par la commune de Cirié. Emanuele D'Oria, dixième marquis de Cirié et de Maro, fut aussi le premier syndic de la ville de Cirié créée par décret royal en 1905. Andrea D'Oria, unique descendant mâle des marquis de Cirié, périt dans un combat lors de la Première guerre mondiale. Le *Palazzo D'Oria* abrite aujourd'hui des services municipaux ainsi que la *Quadreria D'Oria*, un espace d'exposition présentant une galerie de portraits de la famille patricienne génoise Doria, une chambre de parade dite de Charles-Emmanuel II et une bibliothèque ancienne.

Philippe Raffaelli
Conservateur des antiquités et objets d'art
de la Savoie

Giovanni Girolamo D'Oria

Né à Turin le 14 mars 1623, Giovanni Girolamo était le quatrième marquis de Maro (Borgomaro, Ligurie) et de Cirié (Piémont), le quatrième comte de Prelà (Ligurie), le deuxième comte de Dusino (province d'Asti) en 1642, seigneur de Testico (Ligurie), Cesio (Ligurie) et de Valdichiesa (Villanova d'Asti), patricien de Gênes, il fut fait chevalier de l'Ordre de la Très Sainte Annonciade le 24 mars 1678, chevalier Grand-croix de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare, commandeur de l'Ordre de Saint-Maurice, grand-maître de la Maison ducale de Savoie. Il avait épousé à l'âge de 25 ans, à Turin, le 22 février 1648, Claudia Margherita Scaglia, fille de Carlo Vittorio Amedeo Scaglia, marquis de Caluso et de Tronzano, comte de Verrue et de Claude de Saint-Michel d'Avully de la branche savoyarde des barons d'Hermance, comtesse d'Osasio (alors âgée de 12 ans, née le 14 mars 1636 et morte à Turin le 18 juillet 1706). Giovanni Girolamo D'Oria mourut d'apoplexie à Turin le 3 mars-1691, à l'âge de 68 ans. Trois enfants issus de cette union sont mentionnés :

- **Anna Costanza** (née à Turin, le 19 juillet 1651 qui épousa le 19 novembre 1672 Ottavio Provana, comte de Druent, seigneur de Rubbianetta et co-seigneur de Leyne et d'Altessano (mort le 16 août 1727).
- **Lucia Ludovica Maurizia** (née à Turin, le 1^{er} juillet 1654 – morte à Turin le 13 février 1710 qui épousa à Turin le 26 novembre 1673 Charles Philippe Perrone de Saint-Martin, baron de Quart et seigneur de Saint-Vincent en duché d'Aoste.
- **Giovanni Battista Giuseppe Nicomede** (né à Turin, le 15 septembre 1655 – mort à Turin, le 19 février 1714, à l'âge de 59 ans, il fut enterré au couvent des Augustins), cinquième marquis de Maro et de Cirié, cinquième comte de Prelà, troisième comte de Dusino, seigneur de Cesio, Testico et Valdichiesa, patricien de Gênes, il fut ambassadeur du duc de Savoie à Londres, gouverneur et bailli d'Aoste. Il avait épousé la princesse Marie Christine Marguerite d'Este, le 9 octobre 1688, princesse de Modène et Reggio, fille de Charles Philibert d'Este, prince de Modène et Reggio, marquis de Dronero et de Thérèse de Mesmes de Marolles, comtesse de Chiavazza (née à Turin 1^{er} novembre 1672 – morte de la variole à Turin le 22 mars 1721).

Aime capitale !

collecte et étude des vestiges romains d'Aime-la-Plagne



ARCHÉOLOGIE

Si la commune d'Aime-la-Plagne est bien connue pour sa station de sports d'hiver, son statut de capitale de province romaine reste méconnu. Il existe pourtant une multitude de traces archéologiques qui témoignent de son riche passé dans l'Antiquité. Afin d'améliorer la connaissance de ce patrimoine et de le valoriser auprès du public, un programme de recherche d'envergure sur l'ensemble de la documentation archéologique existante a été mis en place. Ce projet prend aujourd'hui la forme d'une thèse de doctorat.

L'intérieur du musée archéologique.

Au premier plan, la chapelle Saint-Sigismond qui accueille aujourd'hui le musée archéologique.



© Mairie Aime-la-Plagne - JM

La chapelle Saint-Sigismond.



© A. Abondance



© Mairie Aime-la-Plagne - JM

Un potentiel archéologique important

La commune d'Aime-la-Plagne possède un riche patrimoine archéologique en grande partie caché. On oublierait presque que la ville est construite sur les vestiges d'une cité antique importante, la capitale de la province romaine des Alpes Grées. De nombreuses découvertes, souvent partielles, ont été réalisées au cours des siècles sur l'emprise de la commune. Les structures mises au jour permettent d'identifier les grandes composantes monumentales d'une ville romaine, mais d'autres restent à être identifiées.

Malgré l'absence de vestiges en élévation, Aime retient l'attention des savants dès la Renaissance. Par la suite elle bénéficie, au XIX^e siècle, de l'intérêt des notables locaux, tel que l'architecte E.-L. Borrel, et à partir de la fin des années 60, de la création et de l'engagement de la Société d'Histoire et d'Archéologie d'Aime (SHAA). Cette société savante a accompagné la commune dans la conservation de ces vestiges antiques et a toujours été à ses côtés pour documenter le patrimoine archéologique. Plusieurs actions ont été menées

au fil des années : l'ouverture d'un dépôt de fouilles au sein de la chapelle Saint-Sigismond en 1968, d'un musée lapidaire au sein de la Basilique Saint-Martin en 1991, la labellisation « Musée de France » de la collection en 2003, et l'adhésion au réseau des Musées de Savoie en juillet 2023.

Cette adhésion a été l'occasion de relancer un projet de valorisation des collections archéologiques réparties dans deux structures : le musée lapidaire et le musée archéologique. À ce jour, la muséographie de ce dernier mérite d'être actualisée et les collections nécessitent d'être étudiées à l'aune des méthodes et des connaissances actuelles (Patrick Givelet, *La rubrique des patrimoines* n° 52, printemps 2024, p. 6-7).

Quant aux multiples recherches et découvertes réalisées à Aime, elles sont documentées par des publications, de nombreuses pièces d'archives et une abondance de vestiges archéologiques. Ces différents dossiers et objets sont aujourd'hui dispersés dans différentes institutions et il est difficile d'en avoir une vue globale. À l'heure actuelle, si l'on exclut quelques bilans succincts

publiés il y a près d'une trentaine d'années, il n'existe aucune contribution scientifique de synthèse qui fasse autorité.

Construire un projet en mutualisant les ressources

Forte de l'intérêt pour son patrimoine et son histoire, la commune souhaite parfaire la connaissance de son passé. Face à l'absence d'une synthèse de référence, et pour répondre à une demande croissante, il a été décidé de mettre en place un projet ambitieux d'étude de l'ensemble des vestiges archéologiques d'Aime-la-Plagne.

Ce projet est né de rencontres entre l'équipe de la commune et la Conservation départementale du patrimoine. De ces échanges a émergé la nécessité de recourir à un spécialiste de la période romaine ayant des compétences à la fois en histoire et en archéologie. Après d'autres échanges avec le laboratoire Archéologie et Archéométrie (ArAr, UMR 5138) et l'Université Lumière Lyon 2, le projet s'est précisé en prenant la forme d'un projet de thèse. Par sa double formation, et son appétence



© Mairie Aime-la-Plagne - JM

Fabien Thevenon, doctorant de l'Université Lumière Lyon 2 qui réalise sa thèse sur Aime à l'époque romaine.

pour la période romaine, Fabien Thevenon était le candidat idéal pour mener cette étude. Il a construit un projet de recherche doctorale, intitulé *Axima/Aime (Savoie) à la période romaine. Chef-lieu de cité et capitale de province*, qui a démarré au mois de décembre 2024, sous la direction d'Aldo Borlenghi et le tutorat scientifique de Sébastien Nieloud-Muller.

La commune d'Aime-la-Plagne, qui porte le projet et emploie le doctorant, bénéficie d'une aide financière du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche via le dispositif CIFRE, ainsi que d'une subvention de soutien du département de la Savoie.

Si la thèse est avant tout une recherche académique sur les traces matérielles d'une ancienne capitale romaine, elle s'inscrit également dans un projet de valorisation pour Aime et le département de la Savoie. Cela se traduit en particulier par des réalisations concrètes telles que l'élaboration d'un rapport sur la documentation existante sur les vestiges romains, un inventaire renouvelé des collections pour une mise à jour en 2026. Il faut y ajouter une participation à la rédaction du projet scientifique et culturel (PSC) du musée, doublée de préconisations sur la scénographie du musée et la valorisation de ces traces insignes d'un passé romain.

Étudier une capitale romaine oubliée

L'enjeu de cette recherche doctorale est de replacer Aime dans le contexte historique romain à travers une synthèse archéologique inédite. Il s'agit de comprendre comment s'implante et se développe une capitale de province dans un milieu contraint, et plus particulièrement en milieu montagnoux. Cette recherche s'attache à restituer l'articulation urbaine de la ville à travers l'identification de ses édifices et des différents espaces d'occupation (lieux publics, espaces résidentiels, artisanaux ou funéraires) à l'aide de nouvelles données. Dans une autre perspective, ce travail définira la relation entre la ville et son territoire, mais aussi les liens qu'elle entretenait avec d'autres capitales de provinces alpines, telles que Martigny (Suisse) et Suse (Italie), ou avec la colonie romaine d'Aoste (Italie). À une échelle plus large, cette étude précisera le rapport qu'entretenaient les magistrats locaux avec Rome et la sphère impériale.



© Mairie Aime-la-Plagne - JM

Amphore à huile romaine du musée archéologique.



© Département de la Savoie

« Hercule Bibax », Musée Savoisien, n° 899.563.

L'organisation de la recherche doctorale a débuté par l'inventaire de la bibliographie et de la documentation présente dans différents services (archives publiques et privées), ainsi que par la collecte des données archéologiques. Elle prend en compte les dernières opérations d'archéologie préventive de ces dernières décennies. L'examen de l'existant permet également de réattribuer le mobilier archéologique à une fouille ou à un lieu de découverte précis afin d'améliorer la connaissance des différents sites.

La collection archéologique d'Aime regroupe des vestiges aussi abondants que diversifiés, comprenant du mobilier céramique et métallique, des objets de la vie quotidienne, de la statuaire, mais aussi le corpus d'inscriptions latines le plus riche du département de la Savoie.



© Mairie Aime-la-Plagne - JM

Inscription honorifique à l'empereur Trajan pour sa victoire sur les Daces, début du II^e siècle de notre ère.

D'autres découvertes sont conservées dans d'autres structures dont le Museo di Antichità de Turin, l'Académie de la Val-d'Isère, le musée d'Archéologie nationale ou encore le Musée Savoisien.

Partager les connaissances sur les origines d'Aime

Les résultats de l'ensemble des recherches menées seront présentés dans un manuscrit qui fera l'objet d'une publication. Elle permettra de diffuser plus largement ces nouvelles connaissances, tout en répondant aux attentes de la commune et du département de la Savoie, ainsi que de toutes les personnes qui s'intéressent aux origines d'Aime et plus largement à l'histoire de la Tarentaise.

Laetitia Casses
Directrice de site Vallée en charge du patrimoine
Office de Tourisme de La Grande Plagne - Vallée

Sébastien Nieloud-Muller
Laboratoire ArAr (UMR 5138)

Fabien Thevenon
Doctorant en archéologie de la Gaule romaine
Université Lumière Lyon 2
Laboratoire ArAr (UMR 5138)

Digit'Alps Museum est un projet qui s'inscrit dans le programme européen ALCOTRA (Alpes Latines COopération TRAnsfrontalière), financé par le Fonds européen de développement régional (FEDER). Il a pour ambition de valoriser le patrimoine alpin à travers la création d'un musée virtuel regroupant les collections du département des Alpes-de-Haute-Provence, du département de la Savoie, de la Région Autonome de la Vallée d'Aoste, et de la Ligurie. Ce projet s'intègre dans une démarche de valorisation du patrimoine franco-italien en ligne, notamment grâce à la création d'un portail des collections et d'une salle d'exposition virtuelle. L'année 2025 marque le début de la

campagne d'inventaire et d'informatisation des collections du réseau des Musées de Savoie. Ainsi, le travail de documentation et d'inventaire réalisé par Fabien Thevenon dans le cadre de sa thèse contribue à alimenter le futur musée virtuel. Ce sera alors l'occasion de mettre en lumière le patrimoine archéologique encore peu connu d'Aime-la-Plagne ! Pour suivre l'avancée du projet, rendez-vous sur le site patrimoines.savoie.fr !



Marina Gazzino

le palafitte néolithique de Beau Phare à Aiguebelette-le-Lac



ARCHÉOLOGIE

En juin 2011, le Comité du patrimoine mondial de l'Unesco a inscrit cent-onze sites lacustres pré et protohistoriques sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco « Sites palafittiques préhistoriques autour des Alpes ». Onze d'entre eux sont situés en France (cinq en Savoie et quatre en Haute-Savoie) dont Beau Phare dans le lac d'Aiguebelette. Cette inscription a apporté une visibilité nouvelle à ce patrimoine immergé et accompagné une évolution de la recherche en archéologie lacustre, désormais particulièrement attentive aux conditions de préservation à long terme de ces vestiges vulnérables. Dans le contexte d'une documentation parcellaire et inégale de l'occupation néolithique des littoraux lacustres, le lac d'Aiguebelette fait figure de laboratoire d'exception. D'une superficie d'environ 5 km², niché au pied du chaînon jurassien du Mont du Chat, ce lac est occupé par deux palafittes datés de la toute fin du XXVIII^e siècle avant notre ère – Le Gojat (Novalaise) et Beau Phare (Aiguebelette-le-Lac). Reconnus dès le milieu du XIX^e siècle, il faudra attendre le développement de la plongée autonome et le dernier quart du XX^e siècle pour que les principales caractéristiques de ces sites soient précisées. En 2016, l'opération de suivi des sites Unesco (2015-2018) a concerné le lac d'Aiguebelette. Elle a révélé le potentiel du site de Beau Phare et justifié la tenue de trois campagnes de relevé réalisées en 2018, 2019 et 2024. Cet article présente les premiers résultats de ces travaux.

pala ficta (lat.), *palafitta* (it.), *palafitte* (fr.), *pile dwellings* (ang.)

Dans les lacs français, les découvertes des stations littorales du Néolithique et de l'Âge du Bronze suivent de peu l'identification des premiers villages sur les rives des lacs suisses au milieu du XIX^e siècle. D'après leur premier « inventeur » Ferdinand Keller, nourri des images de cités lacustres rapportées des tropiques par les grands navigateurs, les vestiges observés à l'occasion d'étiages remarquables appartiennent à des habitats installés sur de vastes plateformes en bois implantées au-dessus de l'eau. Il faudra attendre le XX^e siècle pour que la prise en compte de la variabilité climatique permette de considérer différemment ces vestiges, alors perçus comme des habitats disposés sur des plages exondées et dotés de planchers réhaussés afin de se prémunir des variations saisonnières des plans d'eau. En raison d'une remontée des niveaux lacustres, les vestiges organiques (bois d'architecture, objets en bois, cuir, fibres végétales etc.) ont bénéficié de conditions anaérobies permettant leur conservation. C'est précisément parce que ces habitats littoraux sont une source documentaire exceptionnelle pour la compréhension des premières sociétés agro-pastorales qu'une partie d'entre eux fait partie du bien sériel inscrit à l'Unesco.



Vue aérienne du lac d'Aiguebelette et des reliefs sous-lacustres.

Des « pêches » au scaphandre autonome

Dans son mémoire sur les habitations lacustres de Savoie, Laurent Rabut évoque en 1864 dans le lac d'Aiguebelette « deux emplacements à pilots

[...] mais l'absence d'un bateau commode et la difficulté de transporter des instruments de pêche ont empêché jusqu'à présent les explorations ». Si les deux stations lacustres de Beau Phare et du Gojat sont régulièrement mentionnées de concert, seul Beau Phare semble avoir fait l'objet d'une attention plus soutenue avec une première « pêche » réalisée par André Perrin en 1867 et une « fouille » menée par Louis Schaudel en 1906. Hormis les ramassages effectués par Louis Léger à l'occasion d'un étiage prolongé du niveau du lac en 1921, il faudra attendre les années 1950 et le développement de la plongée autonome pour que l'observation directe des gisements palafittiques d'Aiguebelette soit possible. Entre 1957 et 1971, une équipe constituée autour de Raymond Laurent y intervient régulièrement et effectue les premiers relevés.

À la suite de la création du Centre national des recherches archéologiques subaquatiques en 1980, à Annecy, André Marguet réalise pendant l'hiver 1983 une prospection du littoral d'Aiguebelette. Le site de Beau Phare est revu et l'emprise des pieux visibles est précisée. En 1998, dans le cadre des prospections menées sous la tutelle du département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines (DRASSM), trois triangles de 5 m de côté sont implantés le long d'un axe longitudinal de 100 m traversant la station du nord au sud. L'échantillonnage systématique des pieux pour datation dendrochronologique permet alors de



Aspect des pieux de l'extrémité nord du site.



Selon leurs essences et dimensions, les pieux ont différemment résisté à l'érosion.

proposer une période d'occupation du site durant le premier quart du XXVII^e siècle avant notre ère, plus précisément entre -2693 et -2672.

Un habitat fortifié...

En 2011, cent onze sites palafittiques concernant six pays de l'arc alpin constituent la série inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco. Sur les onze biens français, seul Beau Phare est retenu dans le lac d'Aiguebelette. De 2015 à 2018, Yves Billaud prend la direction d'un monitoring des neuf palafittes Unesco de Savoie et de Haute-Savoie, des sites situés à proximité (32) et de ceux classés au titre des Monuments historiques (4). Le lac d'Aiguebelette est pris en compte dans le cadre de l'opération de suivi en 2016. À cette occasion, Beau Phare est prospecté et plusieurs résultats majeurs sont proposés, à commencer par l'identification d'un double alignement de pieux formant un chemin d'accès ainsi qu'un système de plusieurs palissades barrant la presqu'île du côté de la terre ferme. Enfin, un levé topographique de 100 m² met en évidence l'orientation du village à la perpendiculaire de l'axe du chemin.

Les planimétries villageoises du Néolithique lacustre étant encore méconnues en Savoie, une opération de levé extensif de la station a été décidée en 2018. Financée par le ministère de la Culture et le département de Savoie, elle a bénéficié d'un soutien logistique du DRASSM, de la communauté de communes du lac d'Aiguebelette et de l'association départementale pour la recherche archéologique en Savoie.

... du XXVIII^e siècle av. J.-C.

Trois campagnes subaquatiques de trois semaines chacune sont menées en 2018, 2019 et 2024 pour un total de 140 plongées (270 heures en immersion). Elles ont permis le levé topographique

la dendrochronologie

À la différence de la technique de datation par carbone 14 qui ne propose qu'une fourchette chronologique à l'intérieur de laquelle un événement s'est probablement produit, la dendrochronologie permet d'obtenir une date d'abattage d'un arbre à l'année près. Le principe est basé sur l'étude et la mesure des variations de croissance annuelle des cernes. À la suite de la détermination des taxons examinés, le dendrologue étudie la succession des cernes de croissance ; sa variabilité informe des conditions climatiques et écologiques dans lesquelles l'arbre a poussé. Pour chaque échantillon, il s'attache ensuite à établir une courbe de mesure qu'il va confronter à une courbe de référence (pour le chêne, de 8000 BC à aujourd'hui), valable pour une essence et une région. Il devient ainsi possible de dater avec précision la date et la saison d'abattage d'un bois utilisé comme matériau de construction.



Section d'un pieu en pin. L'aubier est nettement différencié du duramen par une couleur plus claire.



Évocation du site de Beau Phare et de son environnement.

de 2490 pieux visibles sur l'extrémité nord de la presqu'île sous-lacustre (4300 m²). Pour le secteur d'habitation, le plan des bâtiments est complété et le nombre de structures restituées est porté à vingt. Elles respectent la maille orthogonale du village. Un échantillonnage ciblé de pieux est réalisé. Une partie d'entre eux a été datée par dendrochronologie par Fabien Langenegger du Laténium entre -2750 et -2680. Trois phases d'aménagement du village semblent identifiées. La première voit l'installation de trois lignes de palissades (-2753), du chemin d'accès (-2750) et de trois bâtiments du secteur ouest et sud-ouest du village. La seconde, vers -2720, est celle de l'aménagement de plusieurs bâtiments situés au centre du village. C'est également à cette période que paraissent être édifiées les palissades latérales qui ferment le site côté lac. Enfin, un troisième temps identifié entre -2687 et -2680, voit la réfection de bâtiments construits dans les dernières décennies du XXVIII^e siècle av. n. è.



Plan des pieux du village de Beau Phare.

Et après ?

Les travaux menés à l'occasion des campagnes de terrain contribuent à accentuer la dissymétrie des connaissances sur le Néolithique lacustre de Savoie et de Haute-Savoie. D'une part, on dispose du plan complet d'un village, inscrit sur la liste de l'Unesco, et dont la chronologie est désormais bien appréhendée. D'autre part, la compréhension de la dynamique de l'occupation littorale aux IV^e et III^e millénaires avant notre ère demeure limitée en raison du faible niveau de l'investissement scientifique des dernières décennies. Dans un contexte où l'érosion de ce patrimoine lacustre paraît manifeste et inéluctable, il convient de mobiliser au plus tôt les pistes de recherche à privilégier afin d'assurer l'étude, la protection et la conservation de ce patrimoine singulier.

Robin Brigand
Ministère de la Culture (DRASSM)
et UMR 5138 (ArAr)

Remerciements :

Cette recherche a bénéficié du soutien des services du ministère de la Culture, du département de la Savoie, de la Communauté de communes du lac d'Aiguebelette et de l'association départementale pour la recherche archéologique en Savoie. Elle n'aurait pu aboutir sans la participation de plusieurs plongeurs et archéologues. Qu'ils en soient remerciés.

Orientations bibliographiques :

- Billaud Y. (coord.) 2017, *Suivi des stations palafittiques des lacs savoyards inscrites au patrimoine mondial de l'Unesco : bilan documentaire, prospection thématique lac d'Aiguebelette et lac d'Annecy*, Rapport de prospection 2016, DRASSM, Marseille.
- Brigand R. 2022, Beau Phare – Aiguebelette-le-Lac (Savoie). Nouvelles données topographiques d'un habitat littoral du Néolithique final, *Palafittes news*, 2022, p. 46-53.
- Marguet A., Rey P.-J. 2007, Le Néolithique dans les lacs français : un catalogue réactualisé, In M. Besse (dir.), *Sociétés néolithiques. Des faits archéologiques aux fonctionnements socio-économiques*, CAR 108, p. 379-406.

sur la route

l'histoire millénaire des voies de communication de la Roya



HISTOIRE

Fouilles archéologiques au col de Tende.



© Musée des Merveilles - Département 06

Située entre la mer et la montagne, la côte franco-ligure et le Piémont italien, la haute vallée de la Roya est un territoire de passage par excellence. Dans cette topographie bien spécifique, la route demeure l'élément structurant de la vie et des activités du territoire ainsi que l'emblème même du passage : des itinéraires protohistoriques au passage des Romains, de la route du sel médiévale à celle moderne, carrossable, puis à la voie contemporaine, elle peut se vanter d'une histoire plus que millénaire. En fait, une histoire qui vaut vraiment la peine d'être racontée...

Les itinéraires protohistoriques

La vallée de la Roya est un territoire escarpé et en apparence inhospitalier, cependant des vestiges datés de la Préhistoire puis de la Protohistoire sont répartis à toutes les altitudes, souvent près des voies de passage. Les déplacements de personnes le long de ces voies sont lisibles assez clairement grâce à l'analyse des données archéologiques (artefacts et matières premières) : mis à part quelques nucléus à lamelles en silex taillé attribuables aux chasseurs mésolithiques (10 000 - 6 000 av. J.-C.), premiers colonisateurs

des territoires alpins libérés des glaces, la fréquentation de la vallée est très bien attestée au Néolithique (6 000-2 200 av. J.-C.) puis à l'âge des métaux (2 200 av. J.-C. - occupation romaine), par la découverte de fragments de céramiques cardiales, chasséennes, campaniformes et ligures ainsi que de lames en silex taillé et en pierre polie dans des abris-sous-roche ou des sites en plein air. À cette époque, ce sont aussi les dizaines de milliers de gravures rupestres de la région du mont Bego qui demeurent la preuve la plus éclatante de la fréquentation et du passage dans la Haute Roya.

Le passage des romains

La première mention de la vallée de la Roya (*Rutuba*) avec son débouché à Ventimiglia (*Album Intimelium*) se trouve dans la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien (1^{er} siècle après J.-C.). La découverte de quelques vestiges archéologiques (objets du quotidien, pièces de monnaie...) disséminés dans la vallée témoigne d'un passage continu d'hommes et de biens dans la Roya romaine, même en l'absence de traces d'une véritable voie. Mais c'est surtout le site du col de Tende qui prouve de façon irréfutable ce passage. Celui-ci se présente comme une réplique miniature et dépourvue d'architecture des sanctuaires construits au franchissement d'autres cols alpins, comme le Petit et le Grand Saint-Bernard. À côté de la découverte de nombreux éléments mobiliers culturels (céramiques fragmentaires, restes de repas, quelques armes et bijoux), celle d'environ quatre cents pièces de monnaie romaines, toutes époques confondues depuis le principat d'Auguste (27 av. J.-C. - 14 ap. J.-C.) jusqu'au règne

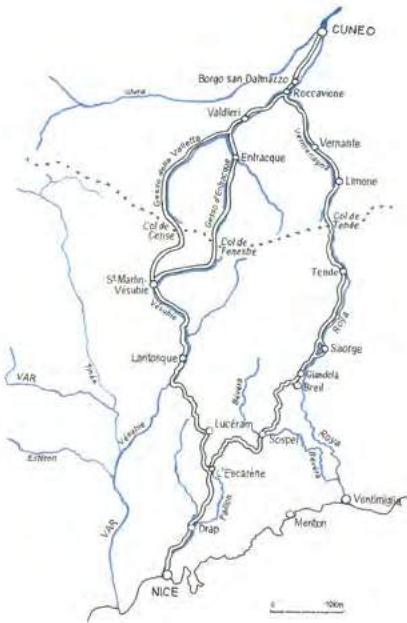
de l'empereur Valentinien I^{er} (364-375 ap. J.-C.), demeure la plus significative. L'aménagement du sanctuaire résulte sans doute de sa position géographique, matérialisant un point de passage essentiel où ceux qui franchissent le col déposent une offrande modeste, une sorte de geste rituel (en latin *iactatio*), pour remercier les dieux d'un voyage effectué sans encombre.

La route du sel médiévale

Les traces archéologiques et documentaires concernant la vallée de la Roya lors du Haut Moyen Âge demeurent assez rares, mais l'on sait qu'au début du II^e millénaire de notre ère, elle est incluse dans les territoires des seigneurs de Ventimiglia. Placée entre les ambitions de pouvoir de la ville de Gênes et celles du comté de Provence, la seigneurie de Tende sera érigée en comté et son destin sera associé de façon indissoluble avec la route du sel entre Nice et Cuneo, par le col de Tende. Vers la moitié du XIII^e siècle, il existe un faisceau de routes (*strata salis*) qui relient Nice à Cuneo par les cols alpins. Il est évident que les contraintes géographiques conduisent à préférer la route passant par le col le plus bas, celui de Tende, qui subit un plus faible enneigement l'hiver et reste praticable plus longtemps, d'avril à octobre, favorisant le transport muletier du sel et des autres denrées par des chemins aménagés. Dès lors, pendant environ un siècle, l'itinéraire passant par le col de Tende est largement employé. Toutefois, en 1388, la dédition de Nice et des territoires de La Brigue, Saorge et Breil au comte de Savoie Amédée VII cause une probable rupture concernant l'utilisation de l'axe de la Roya

Carte des principales *strata salis* entre Nice et Cuneo au XIII^e siècle.

© A. Mazzarini, musée des Merveilles - Département 06



au profit de ceux de la Vésubie, afin d'éviter les états du comté de Tende où « les marchands sont rançonnés et les voyageurs vexés ».

Vers la construction d'une route carrossable

Restés indépendants, les comtes de Tende entravent ainsi l'accès direct du duché piémontais à la côte niçoise jusqu'en 1581, quand le domaine des Lascaris de Tende passe officiellement au duc de Savoie Charles-Emmanuel I^{er}. D'importants travaux de réfection de la route sont engagés dès 1593 afin de rendre le plus aisé possible l'itinéraire entre Nice et Turin, nouvelle capitale des États de Savoie depuis 1563. Les détours par Saorge et La Brigue sont évités et l'on ose désormais s'engager dans les redoutables gorges entre Saorge et Tende, longtemps considérées comme infranchissables et contournées par les hauteurs. Les travaux d'aménagement de la « Real Strada » ou « route royale » (le duché de Savoie étant devenu royaume de Sardaigne en 1720) se poursuivent tout au

long du XVIII^e siècle, surtout sous le règne de Victor-Amédée III. À la même époque est tracée la sinueuse route remontant au col de Tende, caractérisée par 46 lacets spectaculaires sur près de 600 m de dénivelé et 7,5 km de long. Le long de cette route se trouve un bâtiment appelé « la Cà », destiné à accueillir les voyageurs et les marchands qui s'aventurent à franchir le col, ainsi que les vigiles gardant la route, pour la protection des personnes et la lutte contre la contrebande, et les « coulants ». Ces derniers, littéralement « les hommes du col », sont des passeurs, porteurs, conducteurs de traîneaux (« leze »), muletiers... qui connaissent bien le terrain et sont employés par les voyageurs pour le franchissement du col, sous le contrôle et la régie de directeurs du royaume.

Une route à vocation multiple

En 1860, par le traité de Turin, l'ancien comté de Nice est rattaché définitivement à la France, tandis que le haut pays de la Roya reste dans le domaine du royaume de Piémont-Sardaigne, bientôt royaume d'Italie. La route se retrouve ainsi divisée en deux tronçons : celle entre Nice et la Basse Roya passe sous le contrôle du tout récent département des Alpes-Maritimes et celle entre la Haute Roya et Limone Piemonte via le col de Tende reste gérée par l'Italie naissante. Le percement d'un tunnel entre Tende et Limone devient une priorité : à son inauguration en 1882, il est le plus long jamais construit

(3 182 mètres de long, 6,30 mètres de large, 5 m de haut) et permet de raccourcir la route d'environ 11 kilomètres, en garantissant une bien plus grande sécurité aux voyageurs par rapport à la route historique remontant vers le col. L'ouverture du tunnel est suivie d'importants travaux d'agrandissement, d'amélioration et d'aménagement du tracé de la route. Lors de la période violente et confuse de la Seconde Guerre mondiale, cette dernière est au centre des intérêts contrastants des armées s'opposant sur le terrain. Entre le 15 et le 26 avril 1945, les troupes allemandes se retirant de la vallée vers le nord détruisent systématiquement les viaducs et tunnels, dont les deux du col de Tende (routier et ferroviaire). En 1947, par le traité de Paris, la Haute Roya est annexée à la France et, dès lors, la reconstruction de la route ainsi que tout entretien, amélioration, réaménagement et travaux à venir deviennent l'affaire de l'État français. Tout en demeurant une voie commerciale, elle deviendra progressivement un axe touristique transfrontalier majeur entre la Côte d'Azur et le Piémont italien.

Silvia Sandrone
directrice du musée départemental des Merveilles à Tende, Alpes-Maritimes

avec la collaboration de
Giorgio Fea
curateur du Museo Civico G. B. Adriani à Cherasco

Maria Gaignon
adjointe à la directrice du musée départemental des Merveilles à Tende, Alpes-Maritimes



Travaux de réfection de la route. Tirage photographique, 1885.



« Route du bonheur - Tende ». Carte postale. III^e quart XX^e siècle.

© Collection musée des Merveilles - Département 06



« Perspective du Col de Tende et des montagnes de Brigues N°XIV ». Lithographie. Extrait de *De l'utilité et de l'importance des voyages*. N. de Robilant (dessinateur), 1790.



« La Ca on the Mont de Tende ». Gravure. Extrait de *Passes of the Alps by which Italy communicates with France, Switzerland, and Germany*. W. Brockedon (dessinateur), E. Finden (graveur), 1829.

la vérité sur le « château de Rives » à Thonon-les-Bains



HISTOIRE

Vous avez dit « château » ?

Le « château de Rives » est un imposant bâtiment d'environ 30 m de côté situé dans le quartier appelé Rives-sous-Thonon et à l'altitude de 375 m. Construit entre le Léman et l'avenue du général Leclerc qui mène au quai, et dans le prolongement de la rue principale du bourg ancien qui relie le port au reste de la ville située sur un plateau (425 m), il est aujourd'hui compris dans une large parcelle de jardin arboré. Que ce soit sur place, dans les livres ou sur Internet, tout le monde s'accorde sur son nom et son histoire : « Rives » est un bâtiment fortifié datant du second Moyen Âge et érigé par la famille de Greysier pour participer à la défense du bourg neuf créé par le comte Philippe de Savoie vers 1280. On s'accorde encore sur le fait qu'à une date inconnue, mais postérieure à 1405, l'édifice devient la propriété de la congrégation de chanoines réguliers du Montjoux, dite aujourd'hui Prévôté du Grand-Saint-Bernard (Suisse). Des religieux dans un château ? Pas de quoi nous étonner ! À une vingtaine de kilomètres en direction de l'est se dresse une autre ancienne possession du Montjoux, le prieuré de Meillerie, dont l'étude a montré qu'il était fortifié. Alors, qu'est-ce qui cloche ? Protégé au titre des monuments historiques depuis 1932, le « château de Rives » n'existe pas. C'est un bâtiment hybride né de la confusion, à la fin du XIX^e siècle, entre deux édifices qui se dressaient autrefois au port de Thonon : une maison forte bâtie par les Greysier et un prieuré appelé... Montjoux.

Le Montjoux : quèsaco ?

Montjoux, Manjoux, Manjout... Ce toponyme est loin d'être inconnu des Chablaisiens ! Mais de nos jours, « Montjoux » ne désigne plus qu'un domaine lacustre, aujourd'hui propriété du département de la Haute-Savoie, et surtout le festival de musique

Niché au port de Thonon-les-Bains, à deux pas de l'embarcadère et du funiculaire qui relie la ville basse à la ville haute, le « château » de Rives voit chaque jour passer des centaines de personnes. Méconnu, voire invisible, le site médiéval a néanmoins été choisi pour devenir le futur musée de la ville de Thonon-les-Bains. Une étude historique s'imposait !

Le quartier de Rives-sous-Thonon aujourd'hui. Au centre le « château de Rives » et à droite, la « tour des langues », vestige d'une maison forte disparue.



© Studio Sémaphore

actuelle qui y a été créé en 1997. Pourtant, entre le XIV^e siècle et 1752, il évoquait à Thonon la présence de cette congrégation hospitalière qui rayonnait autrefois sur une partie de l'Europe depuis l'hospice fondé au sommet du col du même nom (2469 m) et dont les supérieurs, appelés prévôts, étaient des familiers des comtes puis des ducs de Savoie qui résidaient fréquemment dans la région lémanique. La présence à Thonon des chanoines, même si elle n'a jamais été oubliée, n'a pourtant que très peu intéressé les érudits et universitaires. Pire encore : depuis le XIX^e siècle, les mêmes fausses informations présentées ci-dessus ont systématiquement été reprises sans jamais être questionnées, malgré plusieurs documents historiques - textuels et iconographiques -

contradictoires et... l'absence de fortifications ! Même l'archéologue genevois Louis Blondel, qui a publié une importante étude sur les châteaux de l'ancien diocèse de Genève en 1956, s'y est trompé. Pour retrouver l'histoire de ces deux bâtiments voisins, il fallait donc revenir aux sources médiévales.

Direction les archives !

La documentation historique est d'une grande aide, d'autant plus qu'elle est assez bien conservée et plutôt éloquent. Dès la première moitié du XIV^e siècle, le noble François de Greysier de Féternes possède une maison forte à Rives, décrite comme bâtie « près de la porte du bourg



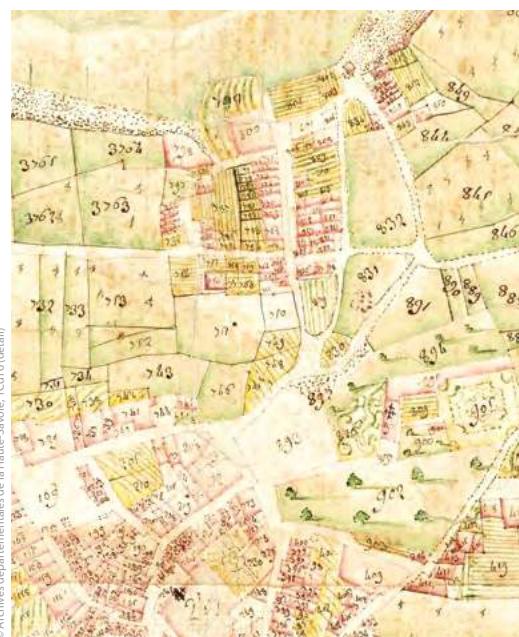
Carte postale Thonon-les-Bains. Château de Rives. Ancienne abbaye des hospitaliers du Grand-Saint-Bernard du Mont-Joux (années 1920). À gauche, la « tour des langues » arasée.

de Rives, à côté de la voie publique ». C'est à la même époque que le Montjoux commence à acheter des biens immobiliers à Thonon : une première maison carrée (« *domus quadrata* ») en 1321, une seconde (« *casa quadrata* ») en 1326, une troisième maison « devant la grande maison » en 1330 et enfin deux fermes en 1336. En 1339, les chanoines déclarent être propriétaires de quatre maisons à Rives. S'agissait-il dès l'origine de fonder un nouveau prieuré ? Ou doit-on y voir la conséquence de l'envoi de frères pour gérer le domaine grandissant ? Le prieuré de Montjoux est en tout cas mentionné pour la première fois en 1386. Quant à la maison forte (« *domus fortis* ») des Greysier, elle est citée dans d'autres textes jusqu'en 1487, date à laquelle elle passe à la famille Vial, puis disparaît de la documentation. La maison forte et le prieuré étaient donc des bâtiments contemporains et voisins, ce qu'atteste d'ailleurs la documentation iconographique. Alors, comment expliquer cette confusion à l'époque contemporaine ?

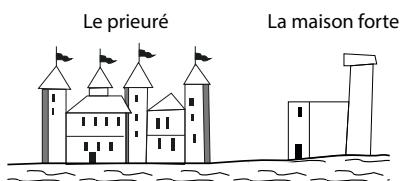
Un drôle de prieuré

Reste une dernière question : comment expliquer cette architecture peu orthodoxe ? Il faut d'abord signaler que les chanoines du Montjoux n'ont, au moins dans notre région, jamais adopté le plan bénédictin classique (église et bâtiments conventuels organisés autour d'un cloître) contrairement aux religieux d'Abondance. À Thonon, c'est par achats successifs de maisons voisines, dont la grande maison bourgeoise d'un Lombard fortuné, que le prévôt Guillaume de Thora se constitue une propriété érigée en prieuré avant 1386. En somme, l'actuel « château de Rives » est un assemblage de plusieurs bâtiments acquis dans la première moitié du XIV^e siècle et unifiés au fil du temps. Son étude archéologique permettra de mieux comprendre son évolution architecturale et de rétablir son identité et son histoire auprès des habitants et des futurs visiteurs du musée de Thonon-les-Bains.

Détail de la *Mappe sarde* de Thonon (vers 1730) : parcelle du prieuré (800) et de l'ancienne maison forte (798).



© Archives départementales de la Haute-Savoie, 1C016 (détail)



Le prieuré et la maison forte ruinée vers 1627-1637.

Trois raisons principales peuvent être avancées. La première, c'est que les archives du Montjoux n'ont pas été conservées sur place, mais ont été emportées à Turin vers 1752, ce qui a empêché les érudits thononais d'y avoir accès. La seconde, c'est que la maison forte semble avoir été ruinée et abandonnée dès le XVI^e siècle. La troisième, c'est que le prieuré n'avait pas adopté une architecture religieuse classique, mais civile. Ainsi, pour donner du sens à cet imbroglio historique et architectural, l'ancien prieuré est devenu la maison forte des Greysier, bien qu'il n'ait ni été fortifié ni bâti contre le rempart occidental du bourg de Rives, mais bien au centre.

*un peu de vocabulaire... d'après Matthieu de la Corbière

Bourg : ville, ancienne ou neuve, flanquant un château ou une maison forte et munie d'une enceinte en pierre.

Château : bâtiment d'habitation et de garnison fortifié, maçonné, crénelé, flanqué d'une ou plusieurs tours et cerclé de fossés.

Maison basse/carrée/grande/haute : habitat de la petite noblesse et de la haute bourgeoisie dépourvu de valeur stratégique ou militaire.

Maison forte : habitat fortifié de la noblesse, maçonné et crénelé, encerclé par des fossés.

le futur musée de ville de Thonon

Le château de Rives accueillera dans le futur le musée de Thonon-les-Bains, où seront redéployées les collections du musée du Chablais créé en 1863. Ce musée mettra en perspective les enjeux contemporains de la société et du territoire chablaisien à travers ses contenus, ses actions et à travers un dialogue entre collections anciennes et œuvres contemporaines.

Entièrement semi-permanent, il sera renouvelé régulièrement. La visibilité des artistes femmes, la contemplation et le bien-être au musée ou la réflexion sur la notion de frontière seront parmi les premiers sujets traités par ce musée original conçu de manière collaborative et participative. Au bord du lac, le château restauré, accueillant et accessible, sera ouvert à tous, habitants et touristes.

Amélie Beaujouan,
responsable des musées de Thonon-les-Bains

Bibliographie :

- S. Bochaton, *Meillerie. Un prieuré fortifié de chanoines réguliers (XII^e-XIX^e siècle)*, Académie salésienne, 2020.



Abri Nezin.



Tranchée-abri Boulevard du Musée.

Cependant, le centre-ville doit aussi bénéficier d'une protection. Vu l'impossibilité à l'époque de construire en grande profondeur compte tenu de la nappe phréatique, on optera pour des tranchées-abris. Celles-ci se présentent comme de longues galeries bétonnées en chicane et faiblement enterrées. On les retrouve le long des boulevards du Théâtre, de la Colonne, du Musée, du Jardin du Verney, de l'avenue du Comte-Vert, du boulevard Gambetta et de la place de la gare. Ces protections sont relatives, faites pour protéger la population du souffle des projectiles et de la chute des immeubles. En aucun cas ces abris ne peuvent résister à un impact direct de bombes. Tous gardent en mémoire la tragédie du boulevard de la Colonne où la voûte ne put résister au choc, écrasant les personnes venues se réfugier en ce lieu.



26/05/1944
Bombardement de la tranchée-abri du boulevard de la Colonne.

Enfin, les établissements scolaires, notamment les lycées, seront dotés de tranchées-abris permettant la protection de plus de 3.000 élèves. Dans la périphérie chambérienne, plusieurs lieux comme des carrières et des caves pourront aussi recevoir la population.

On note aussi qu'après 1940, les nouveaux immeubles doivent aménager leur sous-sol pour servir d'abri.

Toutes ces réalisations feront de Chambéry l'une des premières villes de France à posséder un réseau d'abris d'une telle ampleur. Pour environ 30.000 habitants, on peut offrir déjà près de 12.000 places d'abri.

Le 26 mai 1944, jour du bombardement, ces abris allaient permettre de sauver des centaines de vies. L'abri du Clos Savoiron-Ecole du Rocher fut efficace pour l'ensemble des élèves alors que 6 bombes frappèrent l'établissement scolaire. Les tranchées-abris des boulevards, bien que vulnérables, sauvèrent aussi de nombreux Chambériens se trouvant à 5 mètres de l'impact, protégés par le système de chicane cassant l'effet de souffle. Enfin, la totalité des élèves du Lycée de filles eurent la vie sauve alors qu'elles se trouvaient sous les décombres du bâtiment, mais protégées par l'étagage de la voûte de la tranchée-abri qui put résister.

Hélas, la fréquence des alertes de jour et surtout de nuit, à partir de février 1944, découragea beaucoup d'habitants à se protéger. Cette négligence fut fatale à nombre d'entre eux le 26 mai 1944.

80 ans plus tard, les abris sont maintenant entrés dans le patrimoine chambérien. Seul l'abri de Bellevue est encore utilisé par un fromager qui loue une partie de celui-ci pour affiner ses produits.

L'abri du Clos Savoiron est accessible à la visite chaque année pour les Journées Européennes du Patrimoine, attirant toujours une foule impressionnante.

Enfin, depuis mai 2024, l'abri de Nézin-Albert Perriol est aménagé pour recevoir régulièrement des visiteurs. Dès son ouverture il a été frappant de voir combien les demandes de visite sont nombreuses afin de découvrir ce patrimoine longtemps ignoré.

Les établissements scolaires, les collectivités, les associations et le simple public sont curieux de pénétrer dans ces lieux insolites. L'émotion ressentie est toujours palpable pour les anciens Chambériens qui ont connu la guerre et également pour la jeunesse qui concrétise les témoignages recueillis auprès des grands-parents.

La Société des Amis du Vieux Chambéry se félicite d'avoir été la pionnière pour la réouverture de ces lieux : d'abord en 1994, avec l'abri de Bellevue pour le 50^e anniversaire du bombardement, puis en 2004 avec l'abri du clos Savoiron et enfin en 2024 avec l'abri Nézin dans le cadre des commémorations du 80^e anniversaire du bombardement.

Des visites régulières de l'abri Nézin sont assurées par l'Office du Tourisme et, sur demande, par la Société des Amis du Vieux Chambéry.



24/05/2024
Inauguration
Abri Nezin.

*Jacques Viout
pour les Amis
du Vieux Chambéry*

les archives du Centre hospitalier spécialisé de Bassens

un regard sensible et humain sur le monde de la psychiatrie



ARCHIVES

Bassens, un établissement précurseur

Le Centre hospitalier spécialisé de Savoie occupe une place particulière dans l'histoire de la psychiatrie française.

Ouvert en 1858, l'asile de Bassens est l'un des premiers établissements psychiatriques modernes qui témoigne d'une volonté de rupture avec les pratiques carcérales.

Dès les années 50, après avoir traversé la guerre, stigmatisé par la misère et la faim, l'asile, devenu hôpital psychiatrique en 1937, se transforme en un véritable établissement de soins.

40 ans plus tard, institué Centre hospitalier spécialisé, services et unité d'hospitalisation voient le jour tels que le secteur infanto-juvénile ou la clinique du Nivolet.

Toujours précurseur et visionnaire au XIX^e siècle, l'établissement se distingue par son ouverture sur la cité, sa contribution active à la sectorisation, son engagement dans la formation et la recherche.

La reconstitution des histoires individuelles conduit nombre de citoyens à rechercher les traces du passage de leurs aïeux dans les établissements de protection ou de soins. Les archives des hôpitaux et plus particulièrement des établissements psychiatriques ouvrent un champ inestimable aux férus de généalogie mais également aux chercheurs ou aux sociologues.

Cette évolution sociétale a conduit les services d'archives à s'orienter vers la collecte et la valorisation de ces documents, pour nourrir et contextualiser les recherches.

Ces documents retracent l'évolution des pratiques, des traitements, des représentations de la folie. Ces trésors apportent un éclairage sur la vie quotidienne des patients, le rôle du personnel, ainsi que sur les relations entre l'hôpital et la société.

Une collecte poursuivie sur un quart de siècle

Au début des années 2000, les Archives départementales collectent les archives anciennes de l'Hospice des Aliénés du Betton et une partie des archives modernes de l'Asile des Aliénés de Bassens.

- Un premier inventaire provisoire, 7Hdépôt rassemble les dossiers reflétant l'organisation administrative, l'intendance, la gestion de la pharmacie, le budget et l'exécution comptable de l'établissement, ainsi que l'accueil et suivi des malades entre 1828 et 1859.
- En 2005, un second inventaire, 6Hdépôt, est rédigé et enrichi d'un index thématique. Il trace la construction et l'aménagement du nouvel Asile, son fonctionnement de l'Annexion jusqu'aux années 1970, le suivi des finances, des marchés et des acquisitions, ainsi que la gestion de l'économat et du personnel médical entre 1909 et 1980.

Lien vers l'inventaire : https://archives-en-ligne.savoie.fr/ir_pdf/HDEPOT/AD073_HD_IR704.pdf

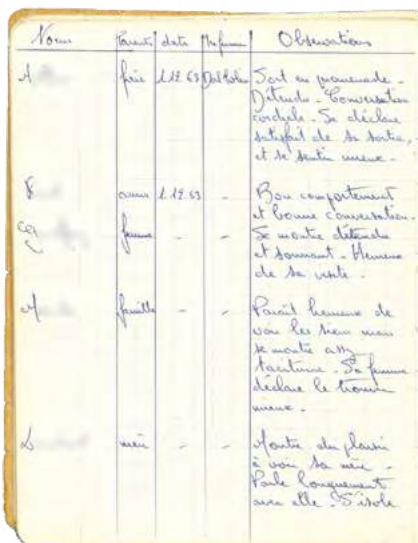
Découverte d'un hôpital ouvert sur l'extérieur

Outre le fait de compléter la connaissance du fonctionnement de l'institution, les archives collectées illustrent par ailleurs l'ouverture du Centre hospitalier sur la société.

Garder les liens, donner à voir et à lire

L'hôpital de Bassens s'est toujours soucié de maintenir des liens avec les familles. Il a été l'un des premiers établissements à ouvrir ses portes et à encourager les visites comme le montrent les cahiers d'enregistrement des visites autorisées.

Des activités thérapeutiques sont organisées pour ne pas couper les patients d'un lien avec l'extérieur, comme les camps de fouilles archéologiques organisées à Portout, les sorties et activités culturelles ou les clubs sportifs.



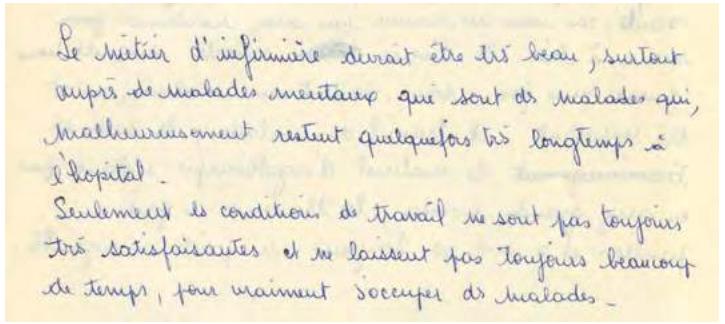
Visites aux malades : cahier d'enregistrement, 1963.

En 2021, le projet immobilier du CHS soulève la question du sort des 800 mètres linéaires de documents conservés dans le pavillon Esquirol : ne déménager que les archives courantes pour le CHS, obtenir le versement des archives historiques pour le département.

Face à ce double enjeu, les Archives départementales et le CHS organisent une prestation externalisée de traitement des archives. La société Datarchiv réalise cette opération entre novembre 2022 et décembre 2023. La synergie entre archivistes privés et publics permet d'aboutir au versement structuré de 207 ml de dossiers. Aspirés, reconditionnés, classés et qualitativement inventoriés, ils viennent compléter et enrichir le fonds existant sur la période 1829-2019. Ce tri conduit par ailleurs à la destruction de 271 ml de documents, un volume de 207 ml, ainsi que les dossiers médicaux, restent sous la responsabilité du service archives du CHS.

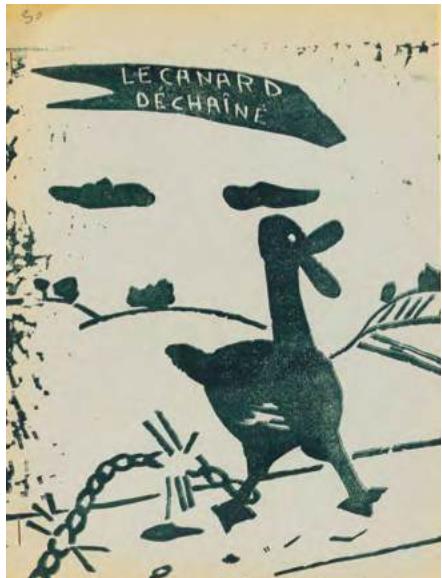


Camp thérapeutique de Portout : album, 1980.



Calendrier annuel des cours. Livret de scolarité et évaluation continue de la formation.

Une collection de photographies, cartes postales, vidéo-cassettes et diapositives illustrant ces manifestations a été constituée entre 1988 et 2004. Les patients sont encouragés à raconter ce qu'ils font, à exprimer ce qu'ils ressentent dans la revue locale « Le canard déchainé », tenue entre 1965 et 1969.



Revue éditée par les patients « Le canard déchainé », 1965.

Toutes ces actions visent à sensibiliser le public aux troubles mentaux et à lutter contre la stigmatisation dont souffrent les personnes atteintes de ces maladies.

Un acteur hors les murs

À partir des années 1960, l'hôpital de Bassens joue un rôle déterminant dans la mise en œuvre de la sectorisation et le développement de partenariats innovants. Au travers des notes, synthèses et autres rapports d'activités se dessinent la création et le fonctionnement des secteurs créés dans les vallées, pour rapprocher les soins des lieux de vie des patients, sans compter les dossiers des centres médico-psychologiques développés dès 1985. L'hôpital s'intéresse par ailleurs à la prise en charge de l'autisme dès les années 1990 avec, par exemple, le projet d'un foyer de vie pour adultes autistes qui aboutira en 2017 à la naissance du Service d'accompagnement Médico-social SA'InSPIR, en partenariat avec le Département, l'ARS et l'association l'ADPAT.

3 juin 2002 n°1 PROGRAMME DE RECHERCHE MEDICALE

Etude collaborative sur l'autisme de l'enfant

⇒ Facteurs de risque pré - péri et post nataux
 ⇒ Facteurs de « susceptibilité génétique »

Critères diagnostiques :

- Altérations qualitatives des interactions sociales
- Altérations qualitatives de la communication
- caractères restreints et stéréotypés des comportements

Editorial du Dr. L. METZGER

Réalisée grâce à un financement de la Fondation de France et un PHRC (Programme Hospitalier de Recherche Clinique), cette étude s'inscrit dans une démarche pluridisciplinaire qui seule peut permettre, aujourd'hui, des avancées dans la connaissance de l'autisme, syndrome dont chacun sait qu'il recouvre des entités cliniques différentes.

Ainsi, par exemple, en ce qui concerne les altérations qualitatives des interactions sociales, on pourra rencontrer depuis l'enfant « trop sage », indifférent, qui ne répond pas aux sollicitations jusqu'à l'enfant au style relationnel marqué par l'originalité, la bizarrerie mais permettant un certain lien social.

Si la communauté scientifique s'accorde pour penser que dans les syndromes autistiques, facteurs endogènes et exogènes ont entravé le processus développemental, encore s'agit-il de pouvoir mener des études à suffisamment large échelle. L'homogénéité et l'étendue de notre recrutement (Isère, Savoie, Haute-Savoie) devraient contribuer à un tel objectif. C'est pour moi ici l'occasion de remercier tous ceux (familles et professionnels) qui participent à cette étude et de souligner l'importance d'un tel engagement qui nécessite parfois de dépasser certaines réticences.

Equipes associées

- **ISERE**
 CH. St Egrève : C.A.D.E.P.A.
 Dr L. METZGER
 CHUR
 Pédiatrie : Dr A. JOANNARD
 Génétique : Dr DEVILLARD
 Imagerie : Dr DURAND
 RHEOP : Dr GUILLEM
- **SAVOIE**
 CH. Chambéry : Dr C. REV
- **HAUTE-SAVOIE**
 CH. Annecy : Dr J. DARROT
- **PARIS**
 INSERM :
 Pr M. LEBOYER
 DR C. BETANCUR

Recrutement

Dans l'Isère, l'étude a commencé en janvier 2002. Jusqu'à l'automne 02, le recrutement des familles a été réalisé à partir du recueil des dossiers des enfants examinés par la CDES et transmis au RHEOP (Génération de 1985 à 1993).

A partir de Novembre 02, au regard du faible taux de participation, nous avons décidé d'ouvrir le protocole aux enfants des générations de 1994 à 1998, à partir des files actives de psychiatrie infanto-juvénile. Ce recrutement est celui mis en œuvre en Savoie et Haute-Savoie. Un contact est en cours avec les établissements du secteur médico-social des trois départements.

Le déroulement du bilan est le même pour toutes les familles :

- un premier entretien approfondi qui reprend l'histoire du développement de l'enfant, afin de confirmer ou non l'inclusion,
- une journée de bilans en neuropédiatrie à Grenoble, au cours de laquelle les différents examens sont réalisés.

A ce sujet nous sommes bien conscients de ce que peut représenter cette journée pour les parents et les enfants. Nous remercions les familles qui ont déjà participé au bilan complet au CHU et sommes à l'écoute de leurs remarques concernant l'organisation des différents examens.

Etat des lieux

Programme de recherche sur l'autisme.

Former et faire évoluer les pratiques

Le CHS accorde une importance particulière à la formation des infirmiers en psychiatrie. Dès 1948, il abrite dans ses murs l'Institut de Formation en Soins Infirmiers. Les archives collectées documentent le fonctionnement du conseil technique de l'Institut, l'organisation des formations, le cursus des diplômes délivrés et le suivi de la scolarité des élèves accueillis entre 1949 et 2006. L'établissement est également un lieu de recherche, où sont développées des techniques de soins novatrices. Les essais thérapeutiques sur de nouveaux psychotropes réalisés et documentés par le Dr Pierre Lambert sur les patients attestent de l'évolution des pratiques entre 1968 et 1983.

Archives ouvertes sur l'hôpital !

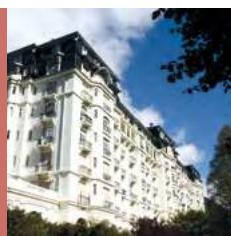
Des services comme les Archives départementales du Val-de-Marne organisent depuis 2024, un cycle de journées d'études autour des documents extraits et commentés d'archives, notamment des fonds d'hôpitaux. Ouvertes aux citoyens, archivistes, enseignants, étudiants et curieux, ces conférences sont un pas de plus vers la découverte d'archives restées secrètes. Acteur de transparence, les Archives départementales mettront prochainement en ligne le dernier inventaire des archives de Bassens (6Hdépôt668 à 3421). Tous les documents seront accessibles dans le cadre de la législation en vigueur, garante du respect de la vie privée et du secret médical.

Anita Gitton-Besenvat
 Responsable unité archives contemporaines et technologies aux Archives départementales de la Savoie

le 49^e Congrès des Sociétés Savantes de Savoie

Chamonix - 19-20 Octobre 2024

Montagne et Haute-Montagne dans l'arc alpin des anciens États de Savoie



ÉVÈNEMENT

La Salle Michel Payot,
pièce maîtresse
des interventions !

L'Union des Sociétés savantes de Savoie (USSS) fédère l'ensemble des sociétés savantes (au sens de sociétés principalement d'histoire mais aussi d'art et de sciences publiant régulièrement une revue ou des mémoires de caractère scientifique) des deux départements savoyards au nombre aujourd'hui de 23 : 8 ont été créées au XIX^e siècle dont 5 sous le royaume de Piémont-Sardaigne, un autre tiers remonte aux années 1930 et le dernier tiers après 1960. Son but premier est l'organisation, tous les deux ans, alternativement dans chacun des deux départements, d'un Congrès autour d'un thème qu'elle fixe et l'édition des Actes de ce congrès. Le premier congrès s'est tenu en 1878. 17 ont eu lieu avant 1914, 2 seulement dans l'entre-deux-guerres mais depuis la reprise des congrès en 1964, après les fêtes du centenaire du rattachement, la périodicité des deux ans est scrupuleusement respectée. L'Union bénéficie du soutien financier des deux départements, à parité.

Les Amis du Vieux Chamonix

L'association, fondée en 1969, reconnue d'utilité publique depuis 1991, forte de 500 membres, organise son premier congrès des Sociétés savantes de Savoie mais témoigne de 55 années d'actions au service de l'histoire et de la promotion du patrimoine culturel de Chamonix et de toute la haute vallée de l'Arve à travers bibliothèque, musée, bulletin, expositions, conférences mais aussi collecte d'archives les plus larges et acquisitions de nombreuses œuvres dont la fameuse collection de tableaux de Gabriel Loppé. Aussitôt désignée, elle se met en ordre de bataille



Le 16 octobre 2022, à Aix-les-Bains, lors de la clôture de son 48^e Congrès, l'Union des Sociétés Savantes de Savoie annonçait que le 49^e Congrès aurait lieu, à l'automne 2024, à Chamonix et son organisation confiée aux Amis du Vieux Chamonix. Après deux années d'intense mobilisation, le congrès de Chamonix a atteint des sommets : 40 communications, un cadre majestueux, une organisation attentive et chaleureuse.



© A. Dibilly - Département de la Savoie



© YCOPublications

Une communication en relief !

avec la constitution d'un comité exécutif dédié de cinq membres dirigé par Christine Boymond Lasserre, secrétaire de l'Association mais véritable maîtresse d'œuvre déléguée et animatrice principale de l'organisation du congrès entourée de Françoise Simond, Présidente, Martine Groulet, Joëlle Dartigue Paccalet et Jean-Paul Roudier. Il convient de tenir la distance, nouer les relations avec la Ville de Chamonix et les autres institutions, planifier les besoins matériels et humains, programmer la communication et les relations publiques.

Thème du congrès et appel à communications

Première étape : arrêter précisément le thème du congrès afin de lancer au plus tôt l'appel à communications pour permettre aux futurs intervenants de se déterminer le plus en amont possible. Après d'intenses réflexions, de multiples échanges à plusieurs niveaux le thème retenu qui colle étroitement à Chamonix est « Montagne et Haute-Montagne dans l'arc alpin des anciens États de Savoie » avec cinq déclinaisons principales : la montagne face aux changements climatiques, la montagne et les montagnards un espace de vie, la montagne source d'inspirations, la Haute-Montagne, un monde à part ? un monde



© Les Amis Du Vieux Chamonix

La salle Théodore Bourrit accueille
une intervention. En toile de fond,
un paysage de Gabriel Loppé.

- Académie Chablaisienne
 - Académie du Faucigny
 - Académie Florimontane
 - Académie Salésienne
 - Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Savoie
 - Académie de la Val d'Isère
 - Amis de Montmélian et de ses Environs
 - Amis du Vieux Chamonix
 - Amis du Vieux Rumilly et de l'Albanais
 - Connaissance du Canton de la Motte-Servolex
 - Histoire et Patrimoine de Bissy
 - Kronos
 - La Saléviennne
 - Société des Amis du Val de Thônes
 - Société des Amis du Vieil Annecy
 - Société des Amis du Vieux Chambéry
 - Société des Amis du Vieux Conflans
 - Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains
 - Société d'Histoire et d'Archéologie d'Aime
 - Société d'Histoire et d'Archéologie Les Amis de Viuz-Faverges
 - Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne
 - Société d'Histoire Naturelle de la Savoie
 - Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie
- Thonon-les-Bains
 - La Roche-sur-Foron
 - Annecy
 - Annecy
 - Chambéry
 - Moûtiers
 - Montmélian
 - Chamonix
 - Rumilly
 - La Motte-Servolex
 - Chambéry
 - Albens
 - Saint-Julien-en-Genevois
 - Thônes
 - Annecy
 - Chambéry
 - Albertville
 - Aix-les-Bains
 - Aime
 - Faverges
 - Saint-Jean-de-Maurienne
 - Chambéry
 - Chambéry



Le Congrès s'affiche à Chamonix.



Le Majestic au temps de la Belle Époque.

en Faucigny à la fin du Moyen Âge » il est un des grands spécialistes des Alpes médiévales savoyardes et dauphinoises et de leurs communautés montagnardes. Il s'est fortement impliqué dans toutes les étapes de préparation du congrès et tout particulièrement, à la tête du comité scientifique, dans le processus d'acceptation des

à risque, la montagne aménagée, quel avenir ? et quelques exclusions : ascensions, itinéraires, courses en montagne, autobiographies. Le congrès n'est pas réservé aux seuls membres des sociétés savantes, il est ouvert à tous. Les propositions de communication avec résumés qui devaient parvenir avant le 31 mai 2024 étant simplement soumises à acceptation du comité scientifique du congrès.

Présidence du congrès et comité scientifique

Le congrès se tient sous la présidence d'une personnalité scientifique reconnue, souvent universitaire, choisie d'un commun accord par la société organisatrice et l'USSS. Elle est entourée d'un comité scientifique de plusieurs membres qu'elle préside. Nicolas Carrier, professeur d'histoire du Moyen Âge à l'Université Jean Moulin Lyon 3, a bien voulu accepter la présidence. Par delà le fait d'être natif de la vallée de Chamonix et d'avoir consacré sa thèse d'état à « la vie montagnarde

propositions de communication. Sur près de 50 propositions, il a su avec tact et autorité en conserver 41. Ce qui place Chamonix à un nombre record de communications ; la moyenne habituelle par congrès se situant entre 25 et 30.

Tenue et déroulement du congrès

Le samedi 19 et le dimanche 20 octobre 2024, le congrès s'est tenu dans le cadre somptueux du Majestic, mis gracieusement à disposition par la Ville de Chamonix, dans quatre magnifiques salles ornées d'immenses tableaux de Gabriel Loppé. À raison de 4 communications par session de 45 mn, devant un auditoire moyen par salle de 40 à 50 personnes, la journée du samedi a permis d'absorber 30 communications données par une grande diversité d'intervenants : historiens et historiens des arts mais aussi archéologues, géographes, géologues, biologistes, sociologues ou encore acteurs et témoins du monde de la montagne. Le dimanche matin a permis de



L'Échappée belle pour les auditeurs !

recevoir la dizaine de communications restantes avant qu'un programme plus festif de visites l'après-midi vienne clôturer le congrès. Toutes ces communications seront reprises, comme à l'habitude, dans les Actes du congrès que les Amis du Vieux Chamonix ont à cœur de sortir rapidement dès le printemps 2025.

Jean-Pierre Dubourgeat
Président de l'Union des Sociétés Savantes de Savoie

et la suite ?

Le 50^e Congrès des Sociétés Savantes de Savoie aura lieu, à l'automne 2026, à Moûtiers, sur le thème « Mines et carrières dans les anciens États de Savoie ». Son organisation est confiée à l'Académie de la Val d'Isère et à la Société d'Histoire et d'Archéologie d'Aime.

maîtriser les eaux, entretenir les sols

un évènement pour évoquer l'irrigation collective des versants de montagne par les communautés paysannes



ÉVÈNEMENT

De la conférence à la journée d'étude

À l'occasion de l'édition annuelle des Journées du Patrimoine de Pays et des Moulins des 22-23 juin 2024, Claudine Barrioz en sa qualité de déléguée de l'association Maisons Paysannes de France avait initialement imaginé demander à deux chercheurs, avec le soutien de l'APTIV par l'intermédiaire de l'archéologue et géographe Nicolas Formentin, une évocation de la richesse patrimoniale des immenses réseaux de *biefs* montagnards.



Le canal des Chapelles situé sur la commune éponyme. Il irrigue le dôme de Vaugelaz au moins depuis le XVI^e siècle.

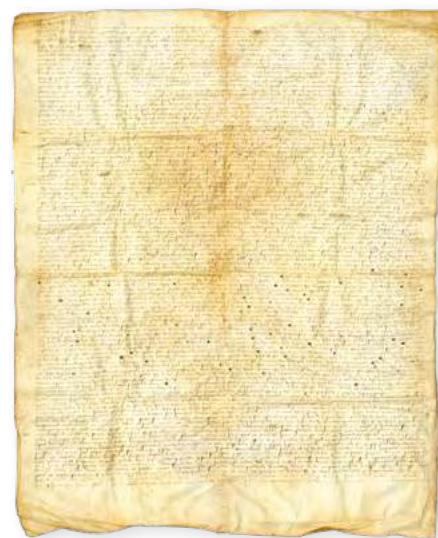
Les réseaux d'irrigation gravitaire alpins souffrent d'une méconnaissance persistante du grand public en France depuis de longues décennies. Désignés différemment dans les patois locaux à l'image des *bisses, rus, rigoles, bials, biefs*, etc., de l'aire linguistique francoprovençale, ces aménagements attestés dans les textes historiques dès l'époque médiévale ont conditionné l'essor de nombreuses communautés paysannes montagnardes. Les 29 et 30 novembre 2024, l'Assemblée de Pays Tarentaise Vanoise (APTIV) accueillait une journée d'étude et de tables rondes consacrée à cette thématique afin de permettre à ses participants - chercheurs, acteurs associatifs locaux ou institutionnels - de dresser un état des lieux de la vitalité réelle de ces « communs » ancestraux dans plusieurs vallées alpines entre France, Suisse et Italie.

L'évènement esquissé s'est toutefois commué en un projet plus ambitieux grâce à la collaboration inédite entre ses porteurs initiaux et la chaire VALCOM dirigée par les universitaires Jean-François Joye et Olivier Chavanon du centre de recherches de la Faculté de droit de l'Université Savoie Mont Blanc (USMB) et de l'acteur de ce rapprochement, l'historien du droit Bruno Berthier convaincu de longue date de l'immense valeur historique de ces communs hydrauliques. Organisés en trois temps, la journée d'étude et de tables rondes et son complément d'une demi-journée de visite sur le terrain ont permis une évocation globale de ces réseaux de canaux montagnards sous le prisme de leur histoire, de leur utilisation contemporaine et de leur avenir.

Aux origines de l'irrigation gravitaire en montagne

En Europe, les premières traces d'aménagements liés à l'irrigation gravitaire semblent remonter au Néolithique (-6000 à -2200 av. J.-C.). Sur la plupart des sites étudiés à ce jour, à l'image de celui de Pfynggüt (Finges) dans le Valais Suisse, fouillé entre 2004 et 2007, les canaux en contexte de montagne les plus anciens sont pour le moment attribués aux populations alpines administrées par l'Empire Romain (I^{er}-II^e siècles ap. J.-C.). Si l'archéologie n'a pas encore permis de détecter de vestiges similaires dans les vallées alpines françaises, les chercheurs ne doutent cependant

pas de leur existence. Dans l'attente, il convient de s'appuyer sur les sources historiques dont les premières mentions liées aux réseaux d'irrigation nous proviennent de l'administration du futur duché de Savoie.



Un document relatant une transaction réalisée autour d'un canal en 1416. Les archives départementales regorgent de documents qui n'attendent que d'être étudiés !



L'affiche de la journée d'étude et de tables rondes organisée à Moutiers le 29 novembre 2024.

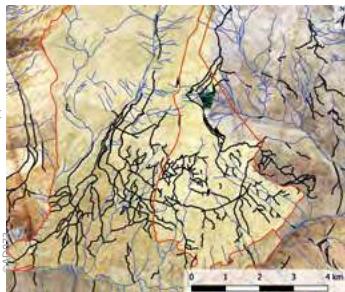
Près de 70 auditeurs ont pu participer et échanger autour des sujets abordés.

En Tarentaise, les recherches du médiéviste Fabrice Mouthon (USMB) ont ainsi permis de documenter l'existence de *biefs* d'envergure dès la fin du XIII^e siècle. Puis, alors que les mentions textuelles de tels aménagements liés à l'irrigation des prairies de fauche se multiplient au cours du XIV^e siècle, doit-on en déduire avec lui la conséquence d'un incontestable développement de l'activité économique au sein de communautés montagnardes à la démographie dynamique ou celle d'une nécessaire rénovation d'aménagements ancestraux dont l'efficacité s'avère conditionnée par un entretien aussi méticuleux que permanent ?

En tout état de cause et en dépit de la variété de leur dénomination vernaculaire, ces *bials* mauriennes, *biefs* tarins, *bisses* valaisans ou *rus* valdôtains relèvent tous d'une même vocation en apportant l'eau là où elle faisait naturellement défaut, que ce soit pour les pâturages, l'artisanat ou tout simplement l'accès pérenne à la ressource pour tous les habitants d'un lieu donné.

Un statut actuel à (re)définir ?

Véritables communs d'utilité générale administrés par une grande variété de mécanismes institutionnels de concertation au sein des communautés paysannes concernées (assemblées communales, syndicats, etc.), les canaux d'irrigation ont toujours occupé une place particulière dans les mémoires locales, intimement corrélée à leur caractère indispensable pour la vie locale. Leur utilisation saisonnière a fait l'objet de longue date d'une réglementation pointilleuse, perpétuée siècle après siècle sous la forme de *bans* d'arrosage prescrivant avec précision le calendrier de mise en eau de ces ouvrages, ceux-ci étant par exemple mis à sec lors des forts épisodes pluvieux afin d'éviter la saturation des sols ou, l'hiver venu, afin de préserver du gel la structure de portions d'aqueducs souvent constitués de bourneaux de bois ou de conduites maçonnées en pierres sèches. Curieusement, dès l'époque moderne, certains canaux aux débits remarquables ont parfois été considérés par les autorités locales et princières comme de véritables ruisseaux, ce qui mène aujourd'hui encore à certaines confusions de la part des agents administratifs quant au statut à donner à ces aménagements bel et bien d'origine anthropique. Cette nécessaire administration de la ressource en eau peut parfois générer incompréhensions et conflits à diverses échelles, entre simples usagers et multiples acteurs institutionnels.



Le cadastre sarde (1728-38), croisé aux données cartographiques les plus récentes, permet de retrouver les réseaux d'irrigation médiévaux et modernes (en noir sur l'image).

La gestion globale de ces aménagements n'est pas chose aisée et diffère d'une localité à l'autre. Comment par conséquent, afin de les pérenniser, imaginer aujourd'hui un modèle plus ou moins uniforme d'exploitation de l'ensemble de ces ouvrages collectifs au contraire développés pour des problématiques, par et pour des communautés systématiquement différentes ?

Canaux d'irrigation et territoires, un futur à construire

La Chaire VALCOM, portée par la Fondation de l'USMB dans un cadre de recherche universitaire pluridisciplinaire, se fixe ainsi pour objectif de promouvoir l'intérêt renouvelé de ces communs fonciers ancestraux auprès des acteurs territoriaux tant publics que privés, en Savoie où abonde la diversité résiduelle de ces systèmes hérités de nos aïeux mais aussi hors de ses frontières dès lors que le caractère universel des « communs » peut leur permettre de retrouver une utilité pratique vertueuse.



Une visite de terrain a fait suite à la journée d'étude. Élus, associatifs et privés ont pu échanger autour des réseaux d'irrigation du Dôme de Vaugelaz.

Hélas, la réglementation française ignore pour le moment le renouveau de cette problématique au contraire de celle de certains pays voisins. En Suisse, les réseaux d'irrigation gravitaire bénéficient d'un principe de gestion cantonale autorisant localement une consécration de leur valeur patrimoniale unique à l'échelle de l'arc alpin, tandis qu'en Italie la Région autonome du Val d'Aoste s'est dotée en 2022, à l'instigation de son ancien Président Roberto Louvin, d'une loi établissant la reconnaissance constitutionnelle des communs fonciers montagnards sous la forme usuelle des « consorceries ».

Il convient néanmoins de noter de timides évolutions sur le versant occidental des Alpes puisque, de manière symbolique, le modèle de l'irrigation gravitaire a fait l'objet en 2024 d'une inscription à l'Inventaire National du Patrimoine Culturel Immatériel français, première étape d'une démarche à entreprendre de concert avec d'autres acteurs internationaux en faveur d'un classement sur la liste du Patrimoine Culturel Immatériel de l'humanité promue par l'UNESCO.

Julia Ambrosio, Nicolas Formentin, Sarah Ludwig

Avec la participation de Claudine Barrioz, Bruno Berthier, Olivier Chavanon et Jean-François Joye

qu'est-ce que le « commun foncier » ?

Les communs fonciers ou « propriétés collectives » relèvent de systèmes ancestraux reposant sur l'interaction de trois éléments : une ressource ; sa gestion par une communauté usagère non nécessairement propriétaire des terroirs concernés, mais composée d'ayants droit agissant en vertu d'une réglementation démocratique à gouvernance locale ; l'adéquation de la qualité d'usager au respect minimal des obligations de chacun.

Méconnus car peu protégés par le droit français, ces systèmes offrent pourtant de nombreux atouts pour l'entretien des terroirs concernés : gestion prudente et pérenne des ressources, entretien des paysages et des éléments de petit patrimoine bâti, création de lien social, ou encore transmission de traditions et de savoir-faire constitutifs d'un patrimoine culturel immatériel.

à ciel ouvert...

Inspirant pour l'évènement des 29-30 novembre 2024, l'ouvrage *À ciel ouvert* publié en 2017 par B.Meilleur, F.Mouthon et A.-M.Bimet propose une synthèse de l'histoire et des modes de fonctionnements des vastes réseaux d'irrigation montagnards implantés au cœur et sur les franges mauriennes et tarines du massif de la Vanoise, nourrie du recueil de précieux témoignages locaux combinés à un méticuleux travail de terrain.



Références bibliographiques :

- BEAUREGARD Costa de, *Essai sur l'amélioration de l'agriculture dans les pays montueux, & en particulier dans la Savoie*, Chambéry, Imp. Gorin, 1774, 288 p.
- JOYE Jean-François (dir.), *Les communaux au XXI^e siècle, une propriété collective entre histoire et modernité*, Chambéry, Presses USMB, 2022, 801 p.
- MEILLEUR Brien (dir.), *À ciel ouvert : Les canaux d'irrigation en pays de Vanoise*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2017, 305 p.
- PACCOLAT Olivier (dir.), Pfyng/Finges, évolution d'un terroir de la plaine du Rhône. Le site archéologique de « Pfyngut » (Valais, Suisse), *Cahiers d'archéologie romande*, n°121, Archaeologia Vallesiana, Lausanne, 2011, p. 48-66.
- PAUCHARD Émile, *Traité pratique d'agriculture spécialement destiné à la Tarentaise*, Moûtiers, Imp. Duclou, 1882, 56 p.

Filmographie :

- CHAVANON Olivier, JOYE Jean-François, *En commun ! La propriété collective à l'épreuve de la modernité*, Chambéry, documentaire USMB, 2022, 58 min.
- Lien : <https://www.youtube.com/watch?v=BclZKvhpw4>.

Chanaz, une Petite Cité de Caractère®

authentique et moderne en Savoie



LABEL



Une vision patrimoniale à long terme

Tout commence en 1977 avec le maire Yves Husson et la restauration de la maison de Boigne. C'est la première d'une longue série, la commune se lançant dans une démarche soutenue d'acquisitions foncières. Depuis 40 ans, les municipalités portent une politique patrimoniale volontariste avec une vision du patrimoine à long terme et une méthodologie de travail en schéma directeur.

Conservation et valorisation des patrimoines

Chanaz met en place des outils d'urbanisme comme la Zone de Protection du Patrimoine Architectural et Urbain transformée en 2019 en Aire de Valorisation de l'Architecture et du Patrimoine ; des aides financières sont également accordées aux particuliers pour l'entretien des façades et des toitures. Le musée gallo-romain, installé dans une ancienne chapelle gothique du XV^e siècle, fait revivre la vie d'un atelier de potiers de la première moitié du V^e siècle.

Avec ses maisons des XVI^e et XVII^e siècles bordant le canal, Chanaz sent bon la tranquillité d'une commune nichée entre lac et montagne ou l'on se laisse porter par l'âme de son patrimoine et le murmure de l'eau. On pense Chanaz figée dans le temps. C'est tout le contraire ! La cité a su préserver son patrimoine pour en faire un levier de développement.



Développement touristique respectueux

Chanaz a su préserver le canal de Savières, importante route commerciale depuis l'Antiquité et jusqu'au siècle dernier, pour en faire le cœur de son développement touristique. À proximité du site lacustre, la base de loisirs est composée de chalets sur pilotis, le port de 48 anneaux est réservé aux bateaux électriques, et la traversée de la Via Rhôna, itinéraire cycliste de 815 km reliant Genève à la Méditerranée, participe à l'attrait de la cité. Ici, le développement touristique est toujours réalisé dans le respect des patrimoines et de l'environnement.

Savoir-faire et artisanat locaux

Chanaz a donc beaucoup investi pour offrir des espaces aux artisans qui produisent et vendent leurs productions dans la commune. Elle a aussi souhaité redonner vie au moulin Bimet de 1868, en fonctionnement jusqu'en 1970. Après des travaux



d'aménagement et de remise en état de l'outil de production, un meunier s'installe et perpétue le savoir-faire ancestral du pressage des noix et noisettes.

Forte de cette politique volontariste en faveur des patrimoines, Chanaz rejoint le réseau des plus de 250 Petites Cités de Caractère® de France dont 44 en Auvergne-Rhône-Alpes. Homologuée en 2019 et confirmée en 2024, Chanaz reste la seule commune de Savoie bénéficiant de cette reconnaissance.

Anne Soula
Coordinatrice des Petites Cités de Caractère®
en Auvergne-Rhône-Alpes
www.petitescitesdecaractere.com

la marque Petite Cité de Caractère®



Le concept Petites Cités de Caractère® met en valeur des communes atypiques, implantées dans des sites naturels d'exception, à la fois rurales par leur population limitée, et urbaines par leur histoire, leur centralité et leurs patrimoines de qualité.

Le projet consiste à fédérer les différents acteurs autour d'un objectif commun : la sauvegarde et la valorisation des patrimoines comme levier de développement du territoire. Répondant aux engagements précis et exigeants d'une charte de qualité nationale, les Petites Cités de Caractère® mettent en œuvre des formes innovantes de valorisation du patrimoine, d'accueil du public et d'animation locale. Et c'est tout au long de l'année qu'elles valorisent un certain art de vivre à la Française.

notes de lecture



Les gravures rupestres du Bégo. Recherches sur le statut et les interprétations des pétroglyphes protohistoriques

sous la direction de Henry de Lumley, CNRS éditions, 2024.

ISBN 978-2-271-14900-8 • 49 €

Au cœur du Mercantour, dans la Vallée des Merveilles qui porte si bien son nom, entre 1 900 et 2 935 m d'altitude, le site du mont Bégo renferme l'un des plus remarquables patrimoines culturels de l'arc alpin reconnu par un classement au titre des Monuments historiques en 1989. Plus de 100 000 gravures protohistoriques y ont été recensées dont 40 000 figuratives : le Sorcier, le Chef de tribu, le Christ ou la Danseuse ne sont que quelques-uns des chefs-d'œuvre du Chalcolithique et de l'âge du Bronze ancien (3300 à 1800 av. J.-C.). Ces pétroglyphes sont-ils des graffiti, des inscriptions symboliques, pictographiques, ou déjà idéographiques, voire syllabographiques ? Peut-on les considérer comme une pré-écriture, une proto-écriture ou déjà une écriture ? Quelles sont leurs significations symboliques, leurs rôles rituels ? Que nous disent-ils des préoccupations économiques, des mythes cosmogoniques, de la pensée symbolique et des traditions culturelles des peuples pasteurs et agriculteurs des Alpes méridionales du IV^e et du III^e millénaire avant notre ère ?

Des questions auxquelles Henry de Lumley et son équipe, qui étudient le site depuis plus de cinquante ans, tentent de répondre en présentant et en analysant ici une documentation exceptionnelle.

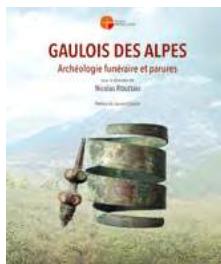


Sur la route. L'histoire millénaire des voies de communication de la Roya

musée départemental des Merveilles, Silvana Editoriale, 2023.

ISBN 9788836655274 • 15 €

La lecture de notre article « Sur la route » en pages 26-27 de ce numéro vous a plu ? Vous pouvez poursuivre le chemin en parcourant le catalogue de l'exposition temporaire éponyme qui s'est déroulée du 16 décembre 2023 au 31 octobre 2024 au musée des Merveilles de Tende. Le musée des Merveilles consacre son espace d'exposition permanente à l'un des plus grands sites de gravures rupestres d'Europe, celui de la Vallée des Merveilles dans la région du mont Bégo. Visitez-le !



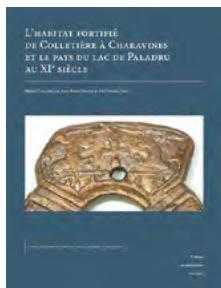
Gaulois des Alpes. Archéologie funéraire et parures

sous la direction de Nicolas Rouzeau, Musées Méditerranée, 2023.

ISBN 978-2-9570905-1-8 • 36 €

Vingt-trois auteurs, archéologues, chercheurs et conservateurs de tous horizons, ont réuni leurs connaissances de spécialistes au sein du Projet Collectif de Recherche consacré aux nécropoles alpines de l'âge du Fer conduit par le service régional de l'Archéologie de Provence-Alpes-Côte d'Azur. Fruit de sept années de travail, cet ouvrage de référence présente, à travers quatorze articles, un état de l'archéologie de l'âge du Fer dans les Alpes.

Le vêtement mortuaire est révélé par le port de parures de fabrication locale ou d'origines plus lointaines qui dessinent les traits chronoculturels des groupes humains. La construction des tombes, l'examen des séries anthropologiques, les analyses faunistiques et métallographiques et l'étude de 2 500 éléments de parures provenant de trente lieux de conservation permettent de proposer un regard actualisé sur la culture funéraire des Gaulois.



L'habitat fortifié de Colletière à Charavines et le pays du lac de Paladru au XI^e siècle

sous la direction de Michel Collardelle, Jean-Pierre Moyné et Eric Verdel, Presses universitaires de Caen, 2023.

ISBN 978-2-38185-214-0 • 100 €

L'habitat subaquatique du lac de Paladru, fouillé depuis les années 1970 au lieu-dit de « Colletière », occupait entre 1006 et 1040 un tertre légèrement émergé. Restés en milieu humide depuis leur submersion, les vestiges de cet habitat ont été préservés par leur séjour dans l'eau, alors qu'ils se seraient fortement dégradés en milieu sec.

Cet habitat, séparé de la rive par une dépression marécageuse franchie par une passerelle, se composait de trois bâtiments de bois défendus par une forte palissade. L'étude des sources archéologiques et historiques nous livre l'histoire d'un groupe de colons armés envoyés par l'ancêtre des seigneurs de La Tour dans le cadre de l'occupation politique et économique des confins de leur seigneurie émergente. Ces « chevaliers-paysans de l'an Mil au lac de

Paladru », vous les connaissez peut-être par l'évocation qui en a été faite dans le film d'Alain Resnais « On connaît la chanson ». En lisant cet ouvrage, vous en aurez une vision beaucoup plus précise et vous pourrez découvrir, grâce aux résultats livrés par les fouilles, quels remarquables constructeurs, paysans avisés, artisans aux multiples compétences et guerriers habitaient ce village médiéval.

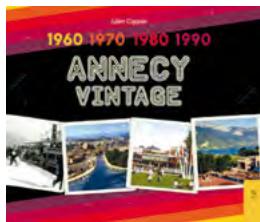


Regards sur le patrimoine mobilier en Europe. Actes des 37^e journées d'étude de l'ACAOAF

Association des Conservateurs des Antiquités et Objets d'Art, Actes Sud / Errance & Picard, 2024.

ISBN : 978-2-330-19453-6 • 25 €

Le patrimoine mobilier bénéficie d'un statut privilégié en France, mais rarement dans les textes internationaux ou les conventions de l'Union européenne. Consciente de cette réalité, l'Association des conservateurs des antiquités et objets d'art de France a souhaité consacrer ses 37^e journées d'étude à la question du patrimoine mobilier dans les pays européens, en proposant un état des lieux de son statut et de sa conservation. Cet ouvrage, par la pluralité et la richesse des contributions proposées, tente de répondre aux questions que pose la protection de ce patrimoine mobilier en élargissant le regard sur « ce qui fait patrimoine ».



Annecy pendant 4 décennies (1960-1990) : Annecy Vintage

Julien Coppier, éditions Sutton, 2024.

Des années 1960 aux années 1990, Annecy connaît un fort développement économique. Des industries, comme SNR, Gillette, Maped ou Fusalp marquent durablement le territoire ; c'est d'ailleurs dans cette ville que naît l'aventure Carrefour.

Face à la croissance de la population, de nouveaux quartiers, comme ceux de Novel ou de Champfleury, voient le jour. Une attention particulière est portée à la sauvegarde de la vieille ville et des monuments tandis qu'une politique culturelle novatrice est établie.



NOTES DE LECTURE

Simultanément, le tourisme lié au lac, ainsi que les loisirs et la pratique sportive se démocratisent. Toutes ces évolutions mettent alors la préservation de la nature et de l'environnement au cœur des préoccupations afin qu'Annecy, son lac et ses montagnes demeurent un cadre exceptionnel et apprécié.

Dans cet ouvrage qui propose de redécouvrir Annecy pendant ces quatre décennies, de très nombreuses photographies d'époque ainsi que des reproductions de documents ou d'objets accompagnés d'éclairages historiques, permettent aux lecteurs de mieux connaître la ville d'aujourd'hui, tout en ravivant beaucoup de souvenirs.



La Famille Finkiel

Olivier Cogne, Héliopoles, 2024.

ISBN 9782379851018 • 21 €

Olivier Cogne, directeur du Musée dauphinois et ancien directeur du Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère livre ici son tout premier roman. Sous la forme d'une enquête passionnante, celui-ci nous conduit sur les traces des biens spoliés aux Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

- CHÂTEAU DES DUCS DE SAVOIE Un nouveau musée au Château des Ducs de Savoie **3**
- MUSÉES DE SAVOIE Plongée au cœur du patrimoine olympique de la Savoie **4 & 5**
- EXPOSITION De l'or au bout des doigts, artistes et artisans dans les États de Savoie au Moyen Âge **6 & 7**
- EXPOSITION Jules Daisay à l'honneur au musée des Beaux-Arts de Chambéry **8 & 9**
- ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART Orphée aux enfers : les multiples messages d'un rideau d'avant-scène **10 & 11**
- ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART Un vitrail contemporain dans l'église d'Esserts-Blay **12 & 13**
- HISTOIRE DES ARTS La culture musicale à la Cour de Savoie **14 & 15**
- COLLECTIONS Bilan documentaire sur le mobilier du Château des Ducs de Savoie **16 & 17**
- COLLECTIONS Les tableaux de l'Académie de Savoie s'offrent une nouvelle jeunesse **18 & 19**
- COLLECTIONS Le portrait anonyme de Giovanni d'Oria, marquis de Maro et de Cirié **20 & 21**
- ARCHÉOLOGIE Collecte et étude des vestiges romains d'Aime-la-Plagne **22 & 23**
- ARCHÉOLOGIE Le palafitte néolithique de Beau Phare à Aiguebelette-le-Lac **24 & 25**
- HISTOIRE L'histoire millénaire des voies de communication de la Roya **26 & 27**
- HISTOIRE Le château de Rives à Thonon-les-Bains **28 & 29**
- HISTOIRE Chambéry et ses abris anti-aériens, un patrimoine à découvrir **30 & 31**
- ARCHIVES Les archives du Centre hospitalier spécialisé de Bassens **32 & 33**
- ÉVÈNEMENT Le 49^e Congrès des Sociétés Savantes de Savoie **34 & 35**
- ÉVÈNEMENT Maîtriser les eaux, entretenir les sols : l'irrigation collective des versants de montagne **36 & 37**
- LABEL Chanaz, une *Petite Cité de Caractère* authentique et moderne en Savoie **38**
- NOTES DE LECTURE **39**



LE DÉPARTEMENT

